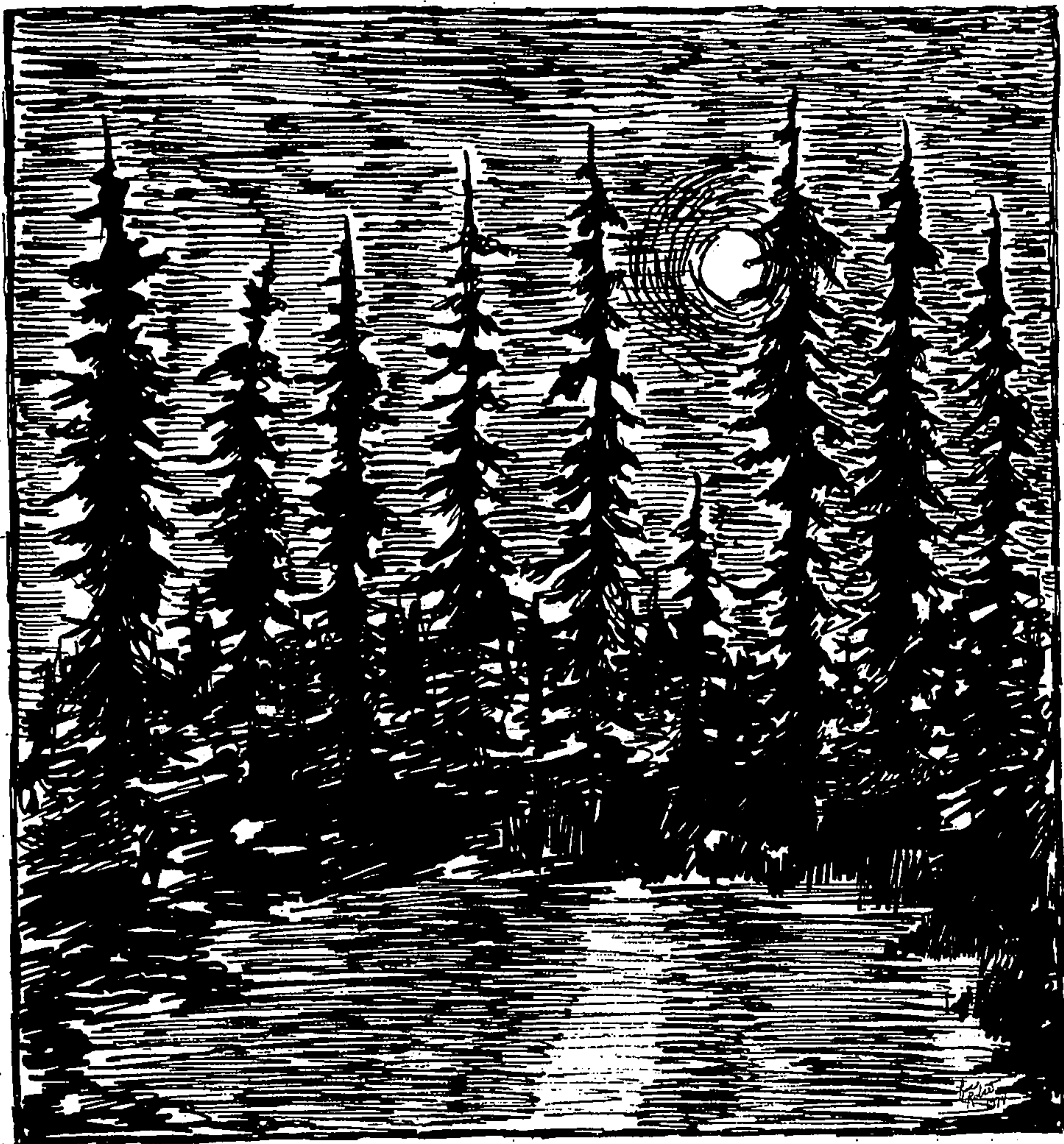


La nuit sur l'étang



RÉACTION

Vol 3, No 5, Fév. 74

LAURENTIAN UNIVERSITY



UNIVERSITÉ LAURENTIENNE

SUDBURY, ONTARIO, CANADA

P3E 2C6

OFFICE OF THE ACADEMIC VICE-PRESIDENT
BUREAU DU VICE-RECTEUR ACADÉMIQUE

le 22 janvier 1974

Chers amis franco-ontariens,

Il me fait plaisir, au nom de l'Université Laurentienne, de vous inviter à vous joindre à nous pour Une nuit sur l'étang.

La nuit sur l'étang est conçue comme un spectacle complet de création culturelle et artistique. Les participants qui viennent de tous les coins du nord de l'Ontario réussissent à créer une ambiance proprement franco-ontarienne.

C'est avec fierté que l'Université Laurentienne joue pour la deuxième année le rôle d'hôte lors de cet événement déjà devenu célèbre. La nuit sur l'étang, toutefois, ne peut être un succès que si vous y êtes présent.

Venez coasser avec nous.

Hugues Albert,
Vice-recteur académique

HA.ymt

MAGAZINE
POPULAIRE

RÉACTION

UNIVERSITÉ
LAURENTIENNE
SUDBURY
ONTARIO

REACTION est le magazine officiel des étudiants francophones de l'Université Laurentienne de Sudbury.

Les articles, dactylographiés à double interligne, doivent être soumis au local L 215. Pour tous renseignements, on peut nous rejoindre au numéro 673-2808.

L'EQUIPE

REDACTION

P. St-Amant

J.C. St-Amant

ADMINISTRATION

Gérald Taillefer

COLLABORATEURS

Laurent Alie

Marie Brunet

Louis Corbeil

Robert Dupuis

Jaceline England

Jean-Guy Gosselin

Grazinka Kubiak

Jean Lalonde

Denis Lapointe

Cédéric Michaud

André Paiement

Luc Robert

Richard Théorêt

Gaston Tremblay

Jocelyne Villeneuve

SOMMAIRE

★★★★★★

Editorial.....	4
Lettre aux rédacteurs.....	6
Nouvelles de la bibliothèque....	8
La nuit sur l'étang.....	9
Les Grands Films.....	10
En ville.....	11
C'est pas drôle, vivre dans ta valise..	13
La nuit sur l'étang.....	16
Exposition du Club de photo..	20
Chansons à répondre.....	26
Rond.....	29
Une Québécoise à Sudbury....	31
A l'aide!!!.....	32
Poèmes.....	34
Savais-tu qu'en anthropologie?.....	35
L'ultramontanisme au XIXe siècle.....	36

★★★★★★

éditorial

L'Université Laurentienne, et principalement sa communauté francophone, se retrouve d'année en année devant le même dilemme: trop peu d'étudiants inscrits. On s'interroge sur les méthodes du recrutement, sur la publicité, sur la qualité des cours ou des professeurs... Succède à cette période d'introspection un effort renouvelé: cours interdisciplinaires, ouverture de nouveaux centres par la division de l'extension et, plus récemment, cours offerts par le truchement de la télévision. Pour leur part, les départements sont condamnés à une petite guerre en sourdine avec leurs voisins. Il s'agit de s'accaparer les étudiants déjà sur le campus; car chaque tête additionnelle se traduit par un certain montant d'argent et justifie ainsi la présence d'un nombre proportionnel d'enseignants. C'est ce dernier élément, rappelons-le, qui augmentera la qualité et créera ultimement une bonne renommée à une institution comme la nôtre.

Pourquoi alors ne pas mettre sur pied dès maintenant de nouveaux programmes? Il est évident qu'un éventail de cours et de professeurs plus complet nous permettrait d'intéresser au moins les étudiants de la région qui, présentement, ne peuvent considérer la Laurentienne et qui doivent se rendre dans le sud. Les économistes nous répondraient bien vite là-dessus. Un tel investissement à long terme serait trop aléatoire et provoquerait inévitablement la faillite de notre université. Pas d'argent, pas de cours. Nous voilà donc au coeur du problème: l'académique versus l'économique, la qualité versus la rentabilité.

Au centre de tout cela, pris entre deux feux, c'est l'étudiant, c'est aussi le professeur que nous retrouvons. Contre trois ou quatre ans de sa vie, contre un endettement qui se compte en milliers de dollars, le premier est en droit d'exiger la plus haute formation possible. D'autre part, le deuxième se rend bien compte des limites de ses connaissances. En dehors de son champ de spécialisation, on le sent déjà moins à l'aise. Comment donc concilier cela avec un troisième ou un quatrième cours pris avec un même professeur?

Il est impossible de penser que de ces cours sortira un point de vue nouveau, une optique foncièrement différente sur un problème particulier ou même sur la discipline qui intéresse l'étudiant. L'approche risque de demeurer statique, et l'étudiant de perdre la chance d'élargir ses horizons.

Différentes solutions présentées par le passé ont proposé des compromis entre les besoins humain, académique et économique. Dans cette optique, la suggestion présentée ici ne sort pas des sentiers battus. Pour quelques années à venir (suggerons 10 ans), il s'agirait tout d'abord de n'engager les nouveaux professeurs que pour une période qui ne dépasserait pas deux ans; il s'agirait ensuite d'organiser un système d'échange à court terme (un semestre ou une année) avec d'autres universités intéressées, pour quelques professeurs de chacun des départements. Le but premier serait donc d'assurer une certaine rotation chez le corps professoral. (Notons toutefois que les départements gardent un noyau central qui assurera la continuité des programmes.) Tout étudiant inscrit ici pour une durée de trois ans (ou quatre) pourrait donc compter sur une plus grande variété de cours, le tout offert par des spécialistes. Car ce n'est qu'une qualité supérieure de l'enseignement dans des domaines de plus en plus nombreux qui assurera à la Laurentienne sa viabilité économique; celle-ci se construira par le rayonnement de ses professeurs autant que de ses étudiants.

Je voudrais ces quelques lignes de conclusion comme une introduction, une invitation à une étude plus approfondie sur les possibilités pratiques que ce changement pourrait impliquer.

LETTRE aux rédacteurs

Chers "amis" anglophones:

Une bonne chance que tout le monde sait que l'acte d'écrire est d'abord et avant tout un acte individuel. Il n'y a pas d'illusions à se faire quand on prend la plume, on est seul et on parle pour soi. Ma lettre s'adresse donc à Sheila et à John H. et vient de moi.

Gaston Miron parle du poème et du non-poème. Pour éclairer les "profanes" que nous sommes, il définit très clairement ce qu'il entend par chacun de ces termes. Le "non-poème", c'est "ma tristesse ontologique, la souffrance d'être un autre", c'est "les conditions subies sans espoir de la quotidienne altérité" (c'est nous qui soulignons) "c'est mon historicité vécue par substitutions, c'est la dépolitisation maintenue de ma permanence", bref, le non-poème, c'est la non-vie, c'est vivre grâce à la bonne volonté de l'autre, c'est "vivre" parce que l'autre veut bien que je vive, parce que l'autre me permet de vivre. Ce n'est pas moi en tant que conscience collective francophone (en particulier dans le nord de l'Ontario et surtout à l'université Laurentienne) qui décide, qui formule et qui structure mon propre devenir, ma propre destinée. C'est l'autre, selon son bon vouloir (et surtout quand c'est plus profitable financièrement) qui me permet d'exister. A ce "non-poème", Miron oppose le "poème" qu'il définit comme suit: Le poème, c'est une "émergence", une "transcendance dans l'homogénéité d'un peuple qui libère sa durée inerte tenue emmurée". Si donc le non-poème est le maintien "de ma permanence" et que le poème est l'"émergence", la "transcendance", le poème ne peut se situer

que contre le non-poème, ou, comme dit Miron, ne peut se faire que contre, qu'en dehors du non-poème, ou encore, comme M. J. Holland disait si bien dans sa "lettre à l'éditeur" (Réaction, déc. 73) "there is no positive action to be taken short of complete social and political separation on a national and regional basis" (nous avons substitué le mot "and" au mot "or" qui se trouve dans le texte original: nous croyons que vous comprendrez très bien pourquoi!!) Cette proposition peut sans doute vous sembler "drastique", surtout si vous êtes anglophone et donc fédéraliste (pour ne pas dire "cosmopolite"). Dans son émouvante lettre à l'éditeur (cf. supra) Mlle Sheila nous proposait d'être "raisonnables" et que cela allait attirer bonne grâce de partout. Sans doute, elle a déjà oublié le congrès Franco-Parole tenu par et pour les francophones d'ici, il y a déjà presque un an. Mais ne te culpabilise pas pour ça, Sheila; tu n'es pas la seule. Il est clair que l'administration de cette noble institution qu'est l'université Laurentienne l'a elle aussi oublié. A la suite de ce Congrès, les francophones ont formulé et présenté (de façon raisonnable, je dois ajouter) 127 propositions devant servir à améliorer, sinon promouvoir le fait francophone de cette université, l'état duquel est, au dire de l'administration anglophone, "very unsatisfactory" (Report to Senate p. 8.) et qui produit une université "just marginally bilingual" (idem., p. 8.) Ainsi donc, nous avons été raisonnables et plus souvent que vous ne le pensez: je vous réfère à l'épisode du mois de novembre dernier quand on s'est fait rire en pleine fa-

ce par l'administration anglophone de cette université. Où étiez-vous, chers amis étudiants anglophones? Venez surtout pas me dire après tout ce qui s'est passé ici au cours des 14 dernières années que maintenant vous êtes prêts à endosser nos revendications. "Bullshit!!!"

Vous me direz beaucoup de choses et vous essaierez de m'en faire croire encore plus. Ça ne colle pas; ça ne colle plus! C'est ce que signifiait la caricature "partenaires égaux" imprimée sur la dernière page du Réaction de décembre. On nous dit que nous sommes partenaires égaux "ad mare usque ad mare" mais on sait trop ce que ça veut dire dans le réel, quand on revient sur terre et qu'on se met à analyser les "facts" froidement et d'un oeil "objectif" (si cela peut se faire). On s'aperçoit très vite que le grand rêve d'un "bilingual country from coast to coast", est d'abord et avant tout anti-anthropologico-culturel et qu'il est donc impensable, irréaliste, irréalisable. Par contre, en lisant un peu, en puisant dans les nombreux volumes qui "niaient" à la bibliothèque, en osant se mettre le nez (et l'intelligence, je dois ajouter) dans les nombreux traités d'anthropologie culturelle qui s'y trouvent, on s'aperçoit très vite qu'un peuple ne peut être un peuple fier, créateur et pacifique que s'il lui est permis (ou que s'il prend la permission, le droit) de se créer lui-même pour lui-même et surtout (j'insiste sur ce "surtout") surtout par lui-même. Réfléchissez sur ceci, chers amis anglophones et francophones et tirez-en vous-mêmes, les conclusions qui s'imposent.

Cessez, messieurs les anglophones, de vous sentir menacés dans votre état de majoritaires (car, au fond, c'en est que ça), cessez de vous inquiéter faussement de notre sort, cessez de nous "arranger ça pour que ça marche", cessez une fois pour toutes de nous enchaîner par votre désir délirant irréalisable de "one for all and all for one", "bilingualism is the answer to their problems" (en anglais s'il vous plaît). Tant que vous vous illusionnerez que

vous pouvez "régler" nos problèmes, aucun problème ne sera réglé.

J'espère que c'est compris une fois pour toutes ("once and for all" diriez-vous). Et si votre première réaction est du genre "How shocking, how immature!" bien, c'est que vous n'avez rien compris. La séparation s'imposera alors d'elle-même, irrévocablement.

En attendant, tâchez de ne pas trop nous mettre de bâtons dans les roues; créez, si vous en êtes capables et les "problèmes" se "régleront" d'eux-mêmes.

Denis Lapointe

Nous apprenons de source généralement bien informée que MM Robert Dupuis et Yvan Rancourt ont été élus par acclamation aux postes ouverts par le Comité des affaires francophones. Bonne chance à tous deux!

BIBLIOTHEQUE DES PERIODIQUES

Le service des périodiques du 6e étage de la Tour de la Bibliothèque, est abonné à environ 3,000 revues. Les revues se rapportant aux services sociaux et aux lettres se trouvent au 6e étage, les revues de science pure et appliquée sont déposées à la bibliothèque des sciences et celles concernant l'éducation physique se trouvent dans la salle de lecture du département d'éducation physique.

1. Revue récentes

Les revues récentes sont placées sur les rayons en respectant la division par matière de la classification de la Bibliothèque du Congrès. Les revues sont ensuite placées par ordre alphabétique, selon le titre.

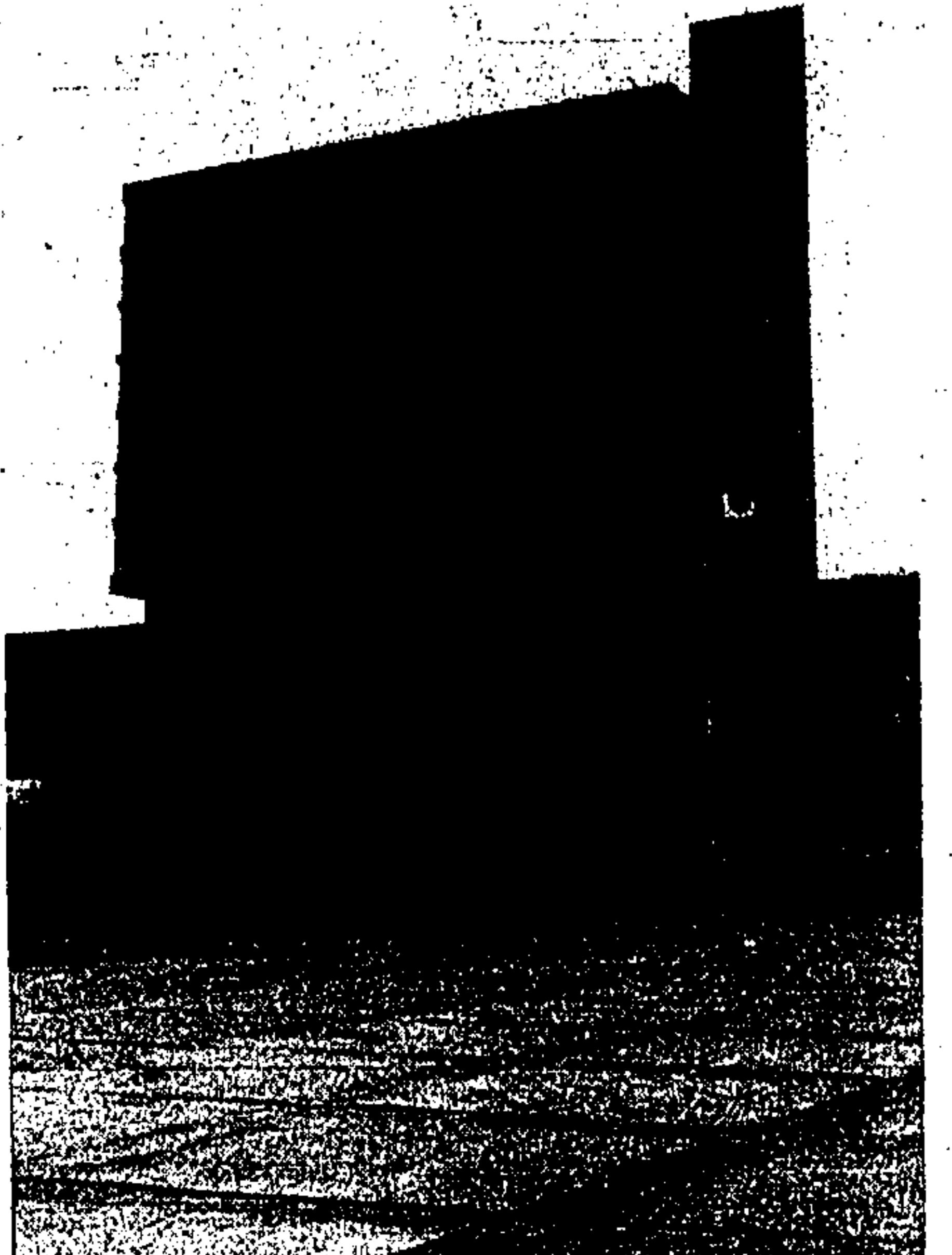
Pour trouver rapidement une revue particulière, on peut utiliser le "Linedex", l'index des périodiques, que vous trouverez en entrant à la bibliothèque des périodiques. Cet index classe les revues par ordre alphabétique et indique la section (la division par matière ici représentée sous forme de lettres) où elles sont placées. Les inscriptions au linedex sont présentées en diverses couleurs, pour indiquer où le titre donné est situé. Par exemple, en vert pour indiquer les revues déposées à la Bibliothèque des Sciences, etc.

2. Journaux

Les journaux sont situés au 6e étage, derrière les rayons des revues récentes. Ils sont regroupés selon la langue, et ensuite par ordre alphabétique. A la fin de l'index des périodiques, on peut trouver la liste des journaux auxquels la bibliothèque est abonnée.

3. Revue reliées

Les numéros des années passées, reliés, sont placés derrière



les journaux. Ils sont placés simplement par ordre alphabétique, selon le titre.

4. Les index des périodiques

Les index des périodiques, situés au 6e étage, à l'entrée, sont très utiles pour repérer des articles sur un sujet donné. Ces index, "Social Sciences and Humanities Index", "Reader's Guide to Periodical Literature", "Canadian Periodical Index", etc., contiennent des titres d'articles, ordinairement placés par ordre des sujets.

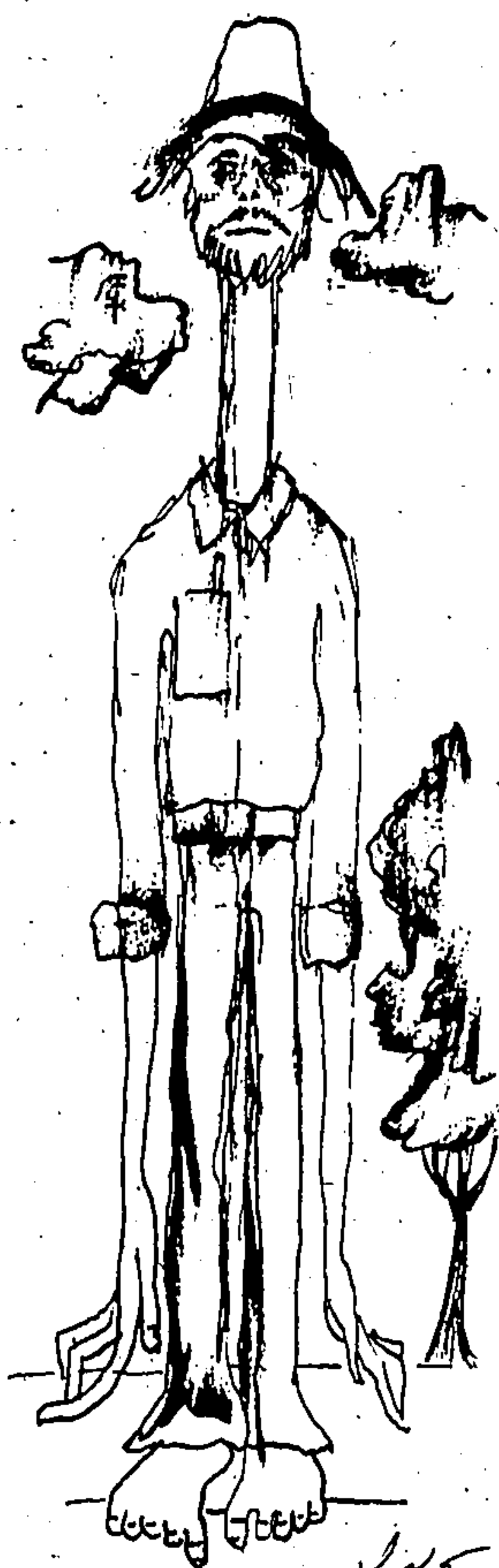
N.B. On trouvera au 3e étage les index de certains journaux disponibles sur microfilms.

5. Règlements

Les revues, journaux et microfilms ne doivent pas circuler. Ils doivent être consultés sur place. Des photocopieuses sont à votre disposition aux 3e et 6e étages.

c'était ...

ce sera!



UNE NUIT SUR L'ETANG C'ETAIT: d'abord un rassemblement de Franco-ontariens, avec tous les échanges que cela impliquait! Une Nuit sur l'Etang, c'était la vitalité d'une jeunesse sans âge et l'expression de sa créativité!

Une Nuit sur l'Etang c'était des artistes de tous les coins du Nord qui se disaient - et ce, pendant dix heures - devant une foule de 600 spectateurs.

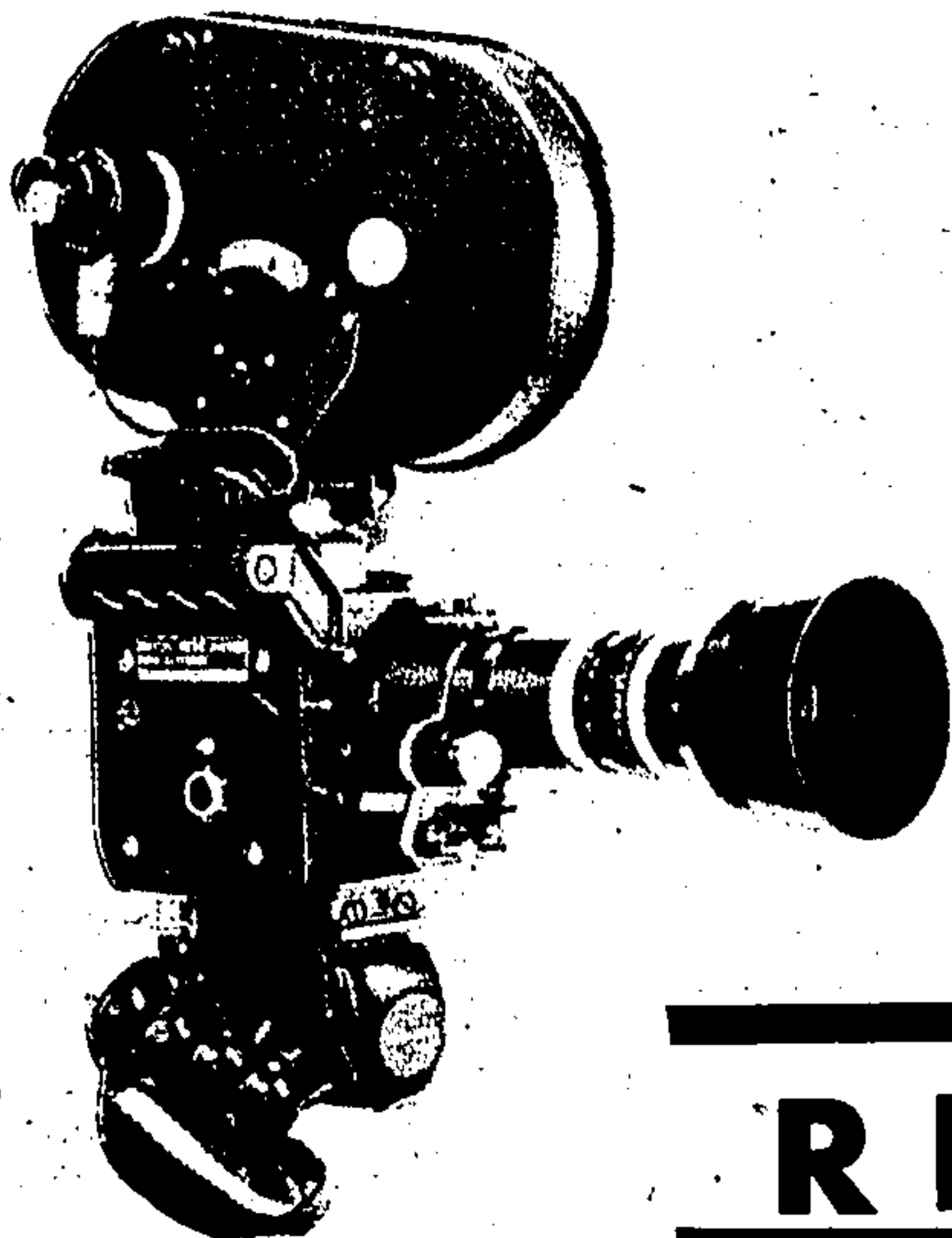
Une Nuit sur l'Etang, ce n'était pas réel, c'était la glorification de l'imaginaire, du beau, de l'esthétique naissant du Franco-ontarien. Robert Paquette chantait "Mes amis sont tous partis sur un voyage de cacophonie".

Une Nuit sur l'Etang, ce fut une expérience collective, mais surtout, LA NUIT SUR L'ETANG SERA... un spectacle à ne pas manquer. Cette année, le 2 mars, en l'auditorium Fraser, des gens et des artistes de partout dans le Nord se rencontreront encore une fois. Plusieurs artistes se présenteront sur scène, en particulier: Robert Paquette, la Fabrik à Pantouf, le T.N.O., la Troupe Universitaire, etc.

Enfin ce spectacle englobe tous les média: chanson, théâtre, récitation de poésie, mime, monologue, danse.

Les billets sont en vente à Sudbury, à la Maison des Francophones, tél.: 673-2808, dans les écoles secondaires, au Centre des Jeunes et au Moulinet.

Les billets sont aussi en vente dans les centres suivants: Sturgeon Falls, Nöelville, Hearst, Iroquois Falls, Elliot Lake, Timmins, Tri-Town, Kapuskasing, Toronto et Ottawa.



LES GRANDS FILMS

(par
Jean Lalonde.)

REBELLION

Au sujet de l'auteur de Rébellion, film à l'affiche le 19 février, à l'auditorium Fraser.

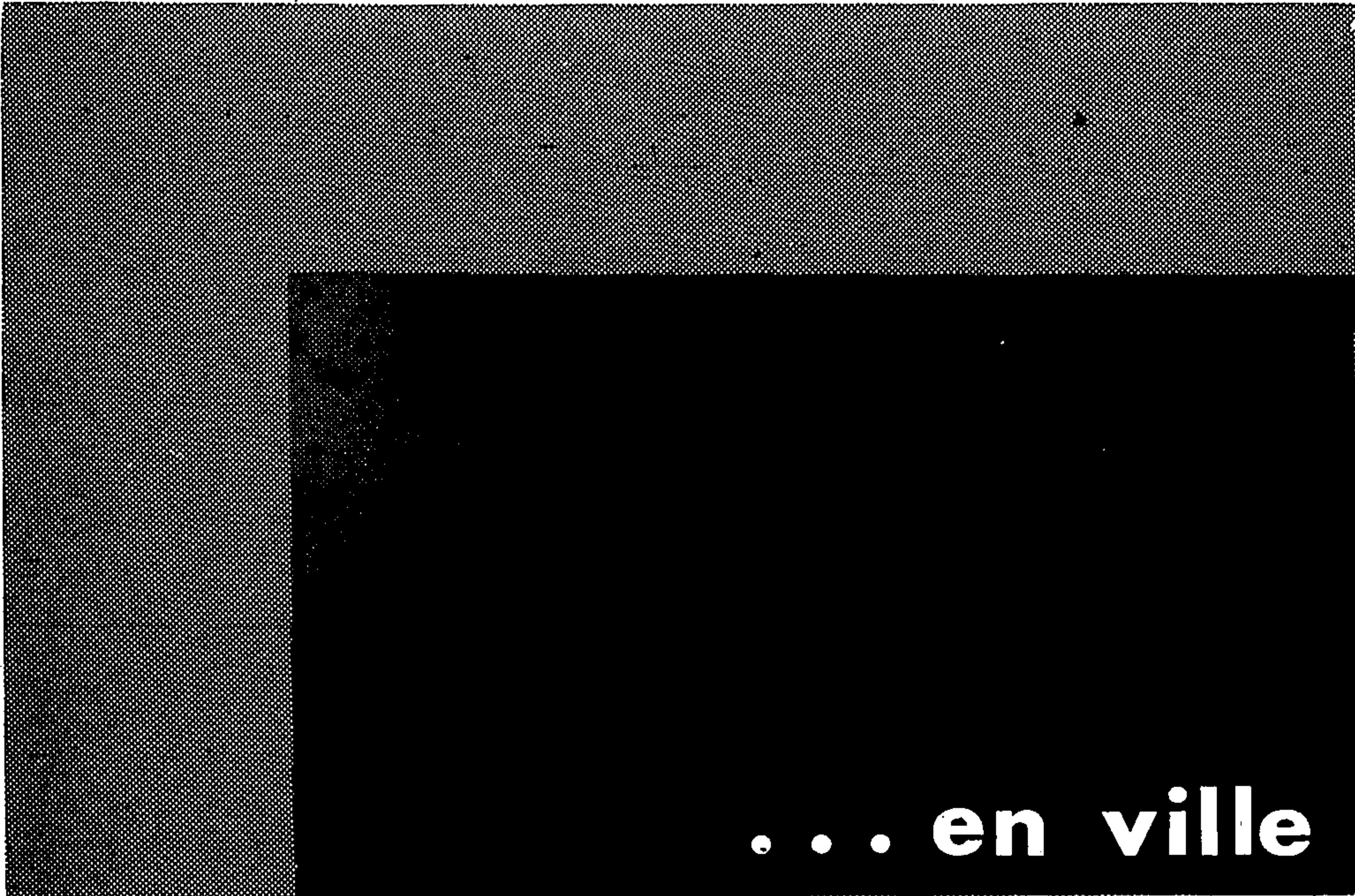
Masaki Kobayashi est né en 1916. Diplômé de l'Université de Waseda, il s'orienta vers le cinéma et obtint son premier grand succès critique avec La Chambre aux Murs Epais. En 1957, il réalise Je t'Achèterai, puis La Rivière Noire. En 1959, il s'attaque à l'adaptation à l'écran du roman de Gomikawa, Ningen No Juken, dont le titre français se rencontre avec le roman de Malraux. Outre des films de critique sociale et politique, il fit donc cette Condition Humaine, farouche et métaphysique épopée de l'armée japonaise en Manchourie, dont on a pu voir au Canada les deux derniers volets, soit La Route de l'Eternité et La Prière du Soldat.

M. Kobayashi réalisa ensuite l'étincelant Harakiri, ballet tragique de la peine et de l'exploitation des hommes, code précis et stylisé de l'honneur et du suicide rituel, où l'on aura remarqué l'interprétation inoubliable du gigantesque Tatsuya Nakadai.

Le film suivant, Hommage A Un Homme Fatigué, a connu une renommée mondiale.

Au Festival du film de Montréal, en 1961, le cinéaste Kobayashi a présenté la thèse la plus cohérente en faveur d'un cinéma politique et social. Il a déclaré notamment que ces problèmes se posent d'une façon très aigüe au Japon et que la conception politique et sociale du cinéaste doit nécessairement se manifester dans ses oeuvres. "Toutefois", a-t-il ajouté, "le cinéaste ne doit pas oublier qu'il est aussi un artiste et par conséquent, il doit se préoccuper de la beauté de son oeuvre. A la base de tous mes films, se trouve une conception profonde de l'homme qui leur donne, je l'espère, une valeur universelle."

REBELLION, que nous présentons cette semaine, date de 1967. Ce film de qualité, mettant en vedette Toshiro Mifune et T. Kato, décrit les injustices d'un régime social lié à une fausse conception de l'honneur. Il comporte de magnifiques duels à l'épée, inégalés jusqu'à présent dans l'histoire du cinéma.



... en ville

La communauté francophone de Sudbury et de la région est nombreuse (171,000) et compte plus d'une cinquantaine de groupes et d'organismes variés. Il est donc impossible de donner, dans un p'tit tour d'horizon, une image globale de tout ce qui s'y passe. Je profite donc de ce numéro de Réaction pour vous parler de quelques projets qui font les manchettes depuis un certain temps.

FESTIVAL DES ARTS POPULAIRES

Le deuxième Festival des Arts Populaires de Sudbury organisé par des bénévoles intéressés à la promotion et à l'épanouissement des talents locaux et sous les auspices de l' A.C.F.O. régionale de Sudbury, va bon train. On a en effet reçu de nombreuses inscriptions dans toutes les catégories, ce qui permet de prédire au Festival, un succès considérable. Les deux coordonnateurs embauchés par le Comité, soit Francoise Grenier et Cédéric Michaud, ont du "pain sur la

planche", puisqu'il s'agit maintenant d'organiser chacune des activités et de veiller au bon déroulement du programme. Les premières activités seront deux concerts de musique instrumentale qui auront lieu en l'auditorium de l'Ecole Normale, les 26 février et 5 mars prochain. A la fin mars, Chanson Sudbury accueillera les interprètes et les auteurs-compositeurs de la région. Entretemps, le Comité de Création Littéraire demandera à ses quelques 50 participants de soumettre leurs textes pour une évaluation par le Comité de lecture de Prise de Parole. Et les activités se poursuivront jusqu'à la fin du mois de mai. Un horaire complet sera bientôt disponible. Nous vous invitons donc à être des nôtres pour quelques-unes de nos soirées.

LA TELEVISION FRANCAISE A SUDBURY

Le 18 février prochain, le Comité-Action, groupe qui travaille depuis plus de deux ans à l'amélioration des média de langue française dans la région, présentera un mémoire devant le CRTC (Conseil de Radio-Télévision Canadienne) à Ottawa. Dans ce mémoire, le Comité-Action fera état de la déficience des services offerts par la Société Radio-Canada aux 171,000 francophones de Sudbury: mauvaise réception d'abord, et surtout absence totale de toute programmation locale. Le Comité élabore un projet qui permettrait à la Société Radio-Canada d'offrir sous peu au Canal 13, des bulletins de nouvelles et des émissions d'actualités locales et régionales aux résidents de Sudbury, Sturgeon Falls et Espanola.

Le Comité-Action invite tous les francophones que ce projet intéresse à lui faire parvenir des lettres d'appui qui pourront être présentées au CRTC. Faites parvenir vos lettres au:

COMITE-ACTION, C.P. 155, Succ. "B", Sudbury.

Marie Brunet

C'EST PAS FACILE, VIVRE DANS TA VALISE...

... quand tu sers que ta maison va brûler!

Eh oui, c'est pas facile, faire la tournée avec le T.N.O., parce qu'alors, tu vis dans ta valise! Ça vient de s'éteindre, tout ce que tu peux posséder, tout ce qui peut te donner un sens du foyer, se trouve dans cet espace de deux pieds cubes: la valise que tu apportes avec toi.

Là-dedans, tout est pêle-mêle: les chemises, les livres, les lames du rasoir que tu retrouves dans la poche arrière de tes "jeans", la facture d'hydro, la photo de la blonde du spectacle d'hier, le bouchon du tube de pâte à dent, le tube de pâte à dent, la pâte à dent dans la poche d'une chemise, les bas et les sous-vêtements sales que tu traînes depuis deux semaines. Mais c'est tout ce que tu as et tu y tiens!

Tout ça pour en arriver à te raconter mon histoire.

C'était la nuit du 12 novembre dernier et nous venions de jouer "Médéric" à Georgetown et nous avons décidé de retourner immédiatement à Sudbury. Il y avait Marcel et Jacques, dans la camionnette. Et dans la Volkswagen neuve "de seconde main", achetée depuis à peine un mois et demi: Suzie, Daniel, Ti-Coq et moi-même, au volant.

Laisse-moi toujours te parler un peu de cette belle Volks. Je l'appelais le cauchemar d'Yvan, notre trésorier qui avait déposé de la bonne argent pour un citron. Du moment où nous l'avons sortie de la cour du garage (N.S.V.), elle s'est mise à perdre son huile, de façon hémorragique. Elle n'allait pas changer ses habitudes pour ce voyage.

Nous voilà donc partis de Georgetown.

Tout le monde était à bout de souffle. après neuf représentations à Ottawa deux à Pénétang et trois nuits blanches. Je devais conduire toute la nuit, et je m'étais honteusement gavé de ces petites pilules blanches des camionneurs, pour réussir à me tenir aux aguets. Je n'avais qu'une chose en tête: surveiller tous les postes d'essence, parce que j'avais besoin d'un plein d'huile à tous les 34 milles. Comme de raison et juste par hasard, pendant presque toute la durée du trajet, je n'en ai pas trouvé... Deux jours plus tard, Ti-Coq m'a dit que j'avais passé un poste alors que je jouais avec la radio, mais qu'il n'avait pas pensé que c'était important...

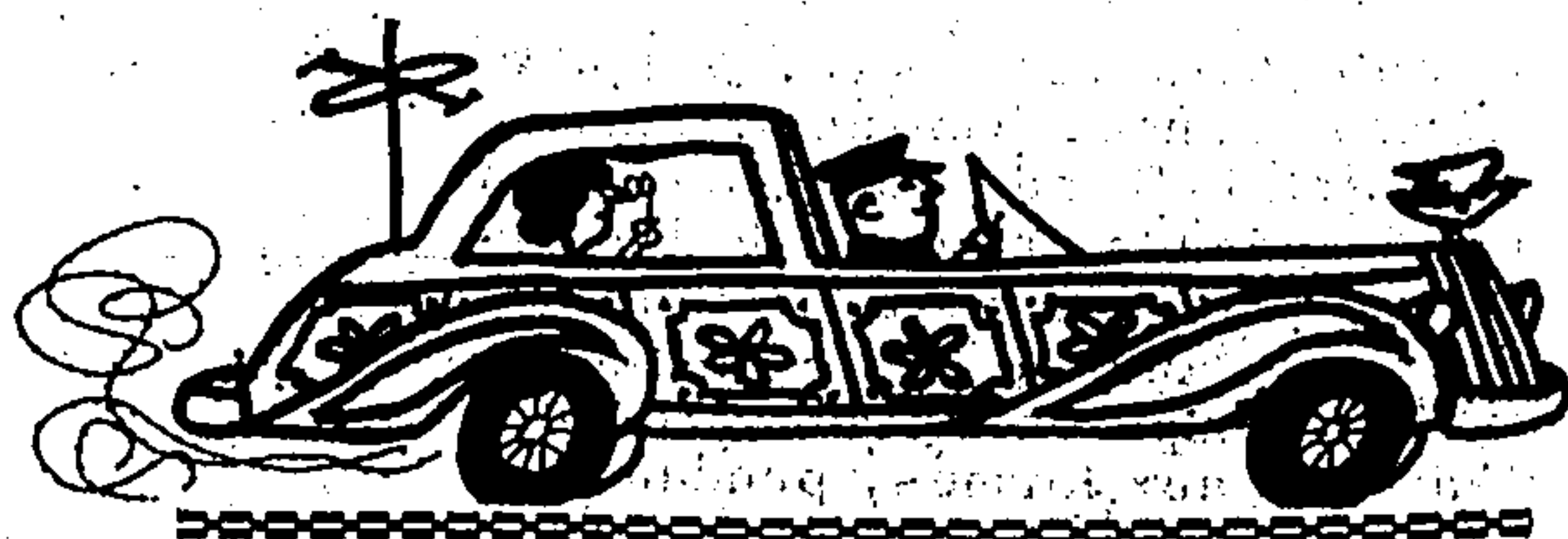
Vers 5:00 hres du matin, nous étions à environ neuf milles au sud de Sudbury, au bas d'une côte très longue. Et voilà que l'indicateur-qui-te-dit que-tu-n'as-plus-d'huile se fait voir! Aussitôt il y eut un bruit terrible, comme si toutes les parties de l'engin se grugeaient mutuellement!

Suzie se réveille: "On est arrivé?" Daniel me demanda si on ferait la côte, que "peut-être on manque de gaz!". Ti-Coq voulait débarquer! J'en conclus que le moteur ne vivrait pas très longtemps.

La voiture s'est arrêtée bien sec et net en plein milieu de la côte; pas moyen de repartir; pris sur la grande route; pas d'auto dans les environs. Que faire? Attendre l'arrivée de Marcel et Jocquo, n'est-ce pas? Comme dans les yues...

Mais non! Dans l'espace de 45 secondes, l'intérieur de la voiture se noyait d'une belle fumée bleue. C'est là que Ti-Coq a débarqué! Daniel, après réflexion sérieuse, nous suggéra calmement de sortir

nous aussi, que "peut-être on devrait 'chéker' si c'est pas la tank à gaz qui a 'bostée'", que "peut-être ça va sauter!" C'est là que Suzie a crié et a couru rejoindre Ti-Coq de l'autre côté de la route. On n'a pas tardé à faire comme eux.



Et encore comme dans les vues, une lumière rouge à l'horizon se mit à scintiller et scintiller... Bravo!
LES OFFICIERS DE LA LOI!

Il n'y avait qu'un officier de la loi: c'était un anglais, qui nous suggéra fortement de se tenir loin de la voiture au cas où ça exploserait et, en même temps remarque bien; de faire vite pour sortir nos valises...

VALISES??? SACREMENT, MA MAISON VA BRULER!!! Explosion ou pas, faut défendre son foyer!

Heureusement, tout le monde a pu sauver ses affaires tandis que l'officier - c'était un anglais - tentait bravement d'éteindre la flamme avec un petit bâton rouge plein de poudre. Rien à faire, il n'y avait qu'une seule solution: **LES POMPIERS.** Pendant qu'il parlait dans son auto-micro, Marcel arriva avec la camionnette - pour repêcher Suzie qui tout ce temps-là, n'avait rien dit et se contentait d'avoir les yeux grands comme des 50¢.

C'est alors que le spectacle débuta: l'auto flambait magnifiquement, et voilà que j'aperçois deux camions à feu qui arrivent à la rescousse! Aussitôt onze pompiers, dont six costumés y inclus le chef, se mettent assidûment à la tâche.

C'est alors que je me suis mis à rire: tout ce monde pour un citron! L'officier de la loi avait les bottines pleines d'eau, les pompiers ne parvenaient pas plus que lui à éteindre le feu et les petites pilules blanches me faisaient extrêmement effet!!!

Au bout d'une heure et demie, la flamme était sous contrôle et après une autre demie-heure, elle s'éteignait.

Je voulus féliciter le chef-pompier, qui me demanda: "Got any insurance?" J'étais fier de lui répondre que nous étions les protégés de Bellarmin... "Oh-oh! me dit-il: Bellarmin y sera pas content!" J'avais tout vu: un chef-pompier qui parle français!!! J'en riais aux larmes, pendant que Daniel me disait que ça ne servait

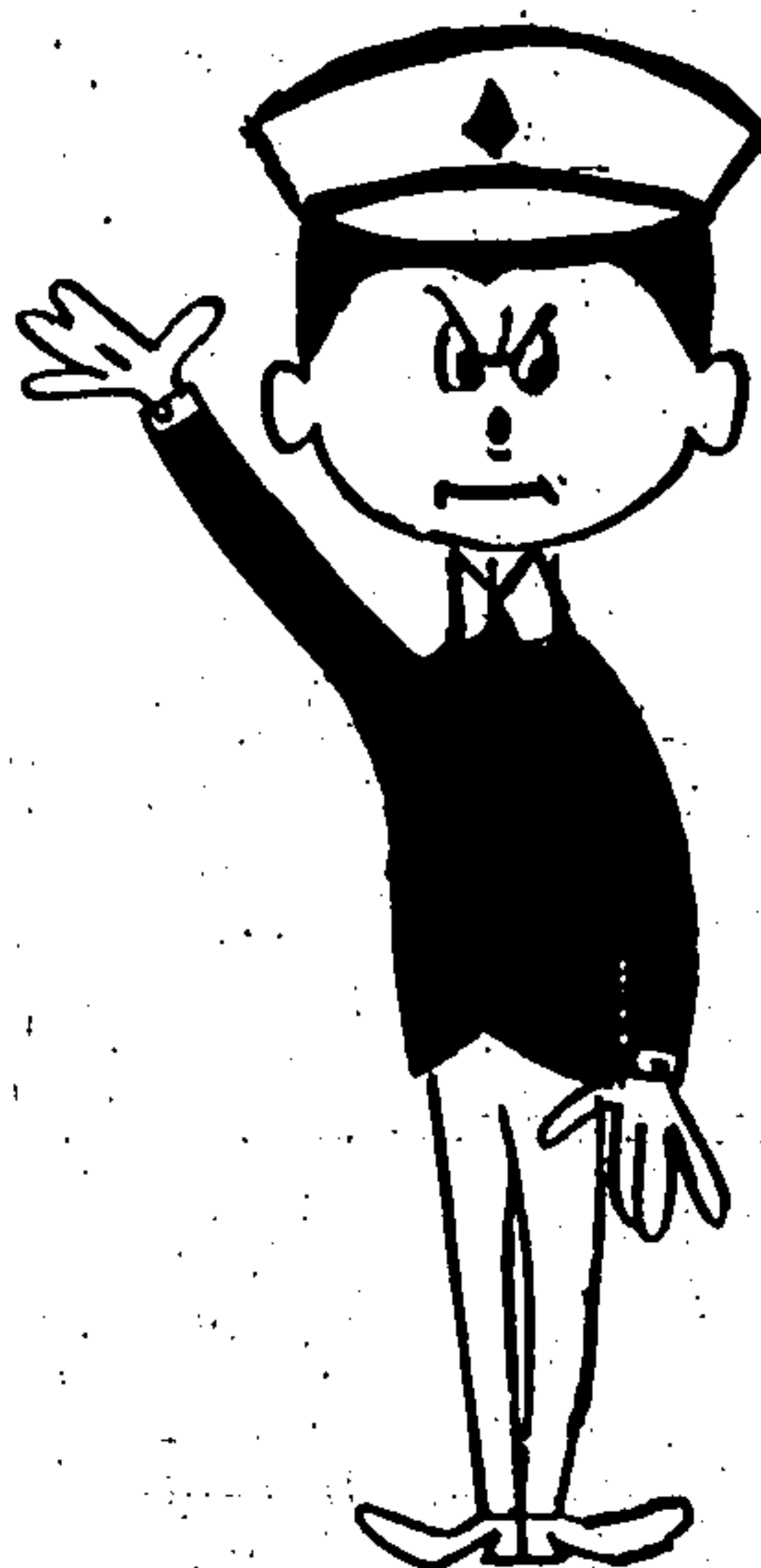
à rien de devenir hystérique et que ça s'arrangerait avec le temps.

Ti-Coq me prit par le bras et me fit monter dans l'auto du policier qui offrait de nous conduire chez nous.

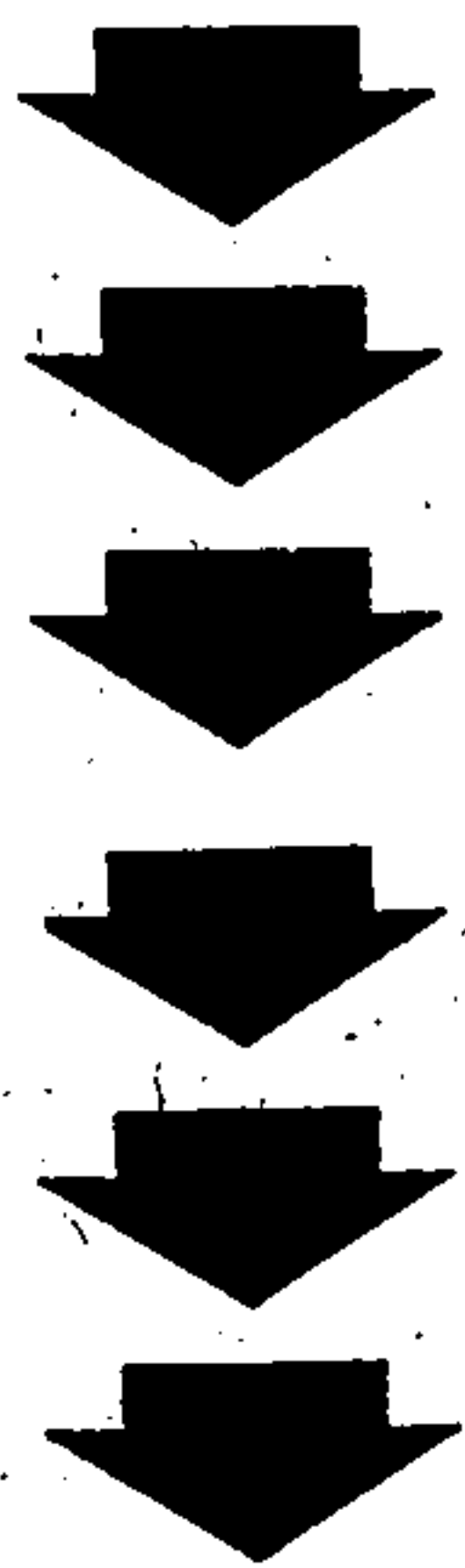
Et voilà. A 7:30 hres du matin, j'arrivais au Boulevard Lasalle, très fatigué et quand même heureux. Je ne pus que me retourner vers le policier et lui dire: "Sais-tu, c'est pas facile vivre dans ta valise quand tu sens que ta maison va brûler."
"What?", me dit-il...
"Thank you for the ride!"

André.
Janvier 1974.

Reproduit de "Journal de Bord",
avec l'autorisation de l'auteur et de l'éditeur.







La Nuit sur L'Etang a lieu grâce aux subventions des organismes suivants:

L'Université Laurentienne
Le Conseil des Arts de l'Ontario
L'A.C.F.O. Régional



SUDBURY - Quelques 600 francophones du Nord de l'Ontario ont affirmé et célébré leur identité franco-ontarienne lors d'une "Nuit sur l'Etang" à l'université Laurentienne de Sudbury, en fin de semaine.

Organisée par des francophones de la Laurentienne, cette "Nuit sur l'Etang" avait pour but de permettre à un groupe de personnes de se dire, par la parole et la musique, Franco-Ontariens. Pendant près de 12 heures, de vendredi soir à samedi matin, ces 600 francophones ont participé à des pièces de théâtre, de nombreux tours de chant, des récitations de poèmes, un théâtre de marionnettes et une présentation de plaques à quatre jeunes Franco-Ontariens qui se sont illustrés par leur travail dans le Nord de l'Ontario.

Le fait que toutes les créations présentées au cours de cette nuit étaient non seulement l'oeuvre de francophones du Nord ontarien mais portaient sur la situation des Franco-Ontariens conférait à cette soirée, un cachet bien particulier.

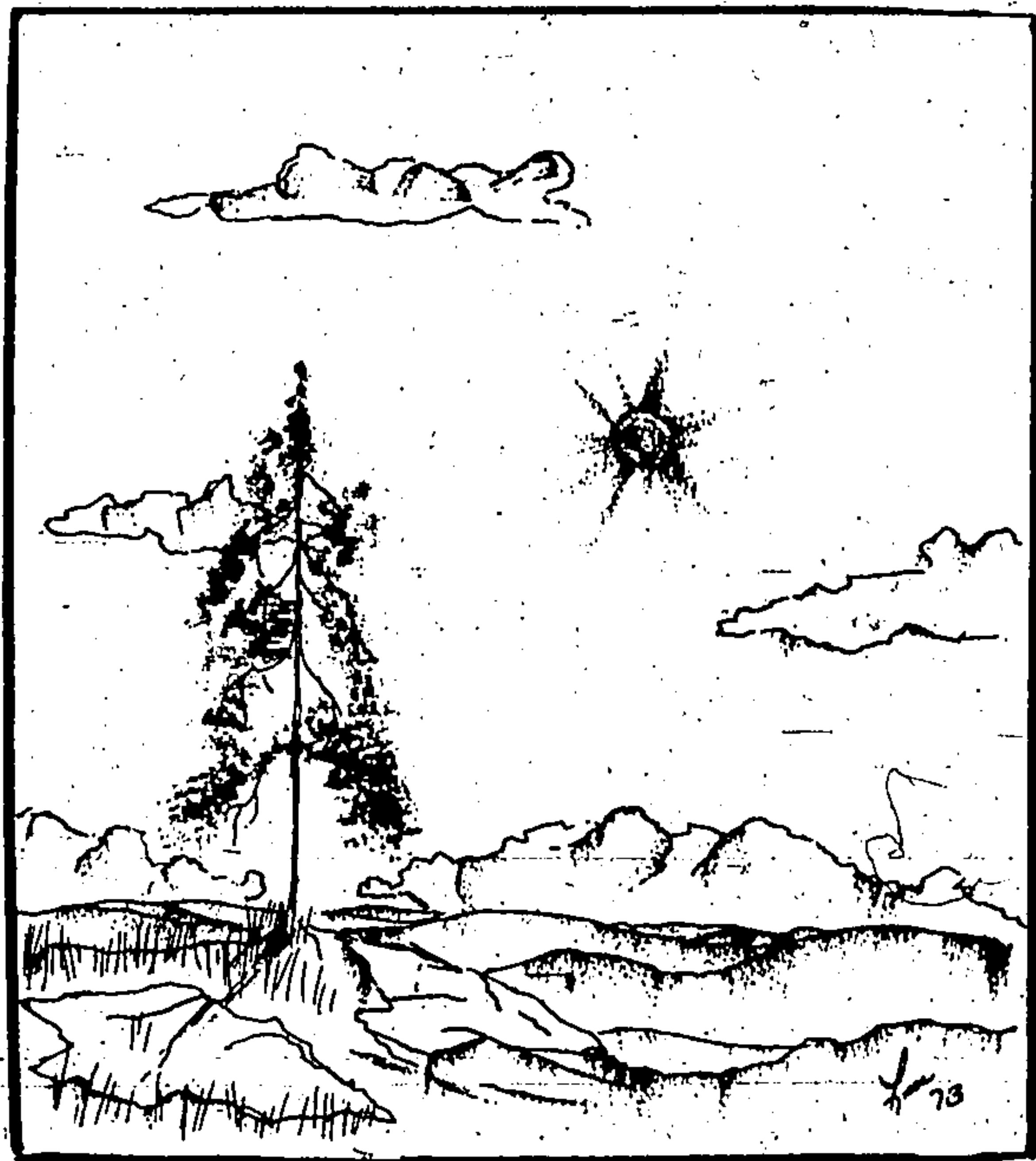
Cette "Nuit sur l'Etang" - ainsi baptisée pour le statut de Frog accordé traditionnellement aux Franco-Ontariens - couronnait un congrès de deux jours au cours desquels une soixantaine d'étudiants de langue française de la Laurentienne se sont penchés sur leur situation à l'université. Ce congrès, intitulé franco-parole, voulait permettre aux 235 étudiants francophones ainsi qu'aux professeurs d'étudier la relation de la Laurentienne avec le milieu franco-ontarien du nord.

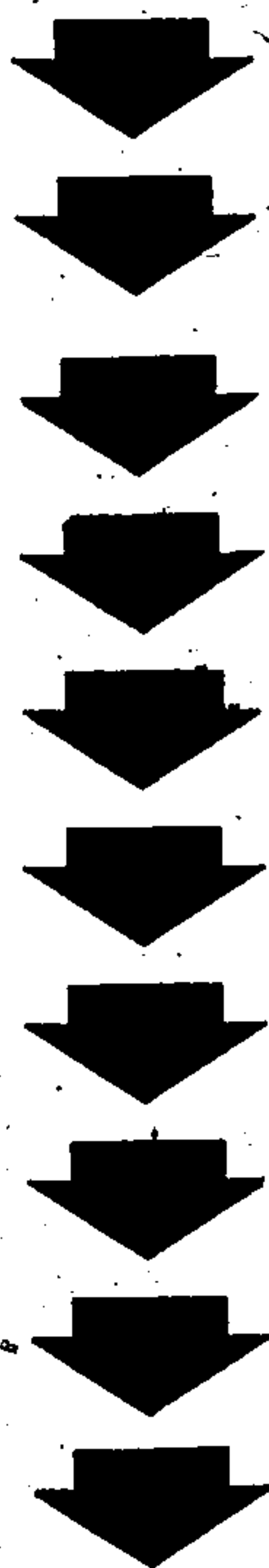


La nuit sur l'étang a mis en évidence les talents de création de jeunes francophones venant des centres principaux du Nord ontarien, soit Sturgeon Falls, Sudbury, Hearst et Timmins. La soirée a débuté par la pièce de théâtre "le rêve de mon oncle Ephrem", présentation originale de la troupe universitaire. Cette pièce reprenait, par l'entremise d'un rêve, les étapes importantes de la vie d'un Franco-Ontarien de vieille souche.

Rachelle Paiement et Jean St-Louis de Sturgeon Falls ont donné un tour de chant suivi d'une troupe de comédiens, également de Sturgeon, qui a monté quelques sketches humoristiques.

Le jeune chanteur-compositeur Robert Paquette de Sudbury a présenté un spectacle d'une heure qui s'est avéré le plus important de la soirée. Paquette a de plus reçu une plaque pour sa contribution à la promotion d'une identité culturelle franco-ontarienne. D'autres plaques ont été remises à Jean St-Louis, leader étudiant lors du conflit scolaire de Sturgeon Falls en 1971: Paul Tanguay, animateur culturel à Hearst et Hugues Albert, vice-recteur académique de la Laurentienne.





La "Fabrik à Pantouf" de Hearst a présenté un théâtre de marionnettes que les spectateurs ont apprécié pour sa très grande originalité. Des tours de chant de Suzanne Leclerc, Suzanne Bertrand et Pauline Léger ainsi que les récitations de jeunes poètes franco-ontariens ont précédé la présentation de la pièce "A mes fils bien-aimés", création du théâtre du nouvel-Ontario. Le maître de cérémonies, Gilles Garand, a rappelé que le théâtre du nouvel-Ontario était le père de la nouvelle vague de création artistique et théâtrale du Nord ontarien. C'est ce théâtre qui a lancé, il y a quelques années, des pièces de théâtre écrites par des jeunes auteurs franco-ontariens dans cette région de la province.



club

de

photo

Jean-Pierre Quesnel

(PAGE 21)

Denis Courville

(PAGE 22)









Jacques Lozier

(PAGE 23)

Michel Bélisle

(PAGE 24)

Les membres du club de photographie de la Maison des Francophones désirent
remercier le Conseil des Arts de la province d'Ontario pour leur encouragement
et leur aide financière.

Cédéric Michaud

Chanson

à répondre.

La chanson a valeur de reflet, de témoignage et de symptôme. La créativité accrue des Canadiens Français, ces dernières années, s'explique de cette façon. Notre milieu franco-ontarien avec son théâtre, ses écrits et ses images, cadre aussi dans ces normes.

Robert Paquette, un jeune chansonnier de ce "pays", laisse deviner dans ses chansons, l'hésitation mais aussi le vouloir des Franco-Ontariens. "Mes Amis" et "Dépêche-toi Soleil!" serviront plus particulièrement à démontrer cette réalité.

La lecture des textes nous aide tout d'abord, à recréer ce milieu dans lequel nous vivons, "cette réalité immédiate". L'auteur parle de ses amis, de son entourage, de certaines habitudes qui le touchent de près mais qu'il ne peut jamais posséder réellement.

Ce reflet n'est-il pas également un symptôme du vide de ce monde qui nous entoure. Ces chansons dévoilent très clairement la solitude, l'ennui et la recherche de communication que l'auteur a voulu faire ressentir. Masquer ce vide par des "amis", de la musique: "voyage sonore de cacophonie", de la bière: "une bonne bière m'aiderait peut-être à sortir de mon cimetière." et même plus directement en parlant à quelqu'un: "si lorsqu'on se parle... je te vois obligée de détourner les yeux, c'est que nos regards sont des miroirs...etc."

Marcel Brion a bien décrit ce phénomène: "Nous sommes ici dans un vide qui a toutes les qualités matérielles d'un solide." 1 Les chansonniers rejoignent le courant actuel: ils traduisent cette recherche d'une identité collective.

En ce sens, les chansons de Robert Paquette, ont aussi une valeur de témoignage. On y rencontre cette volonté d'exister,

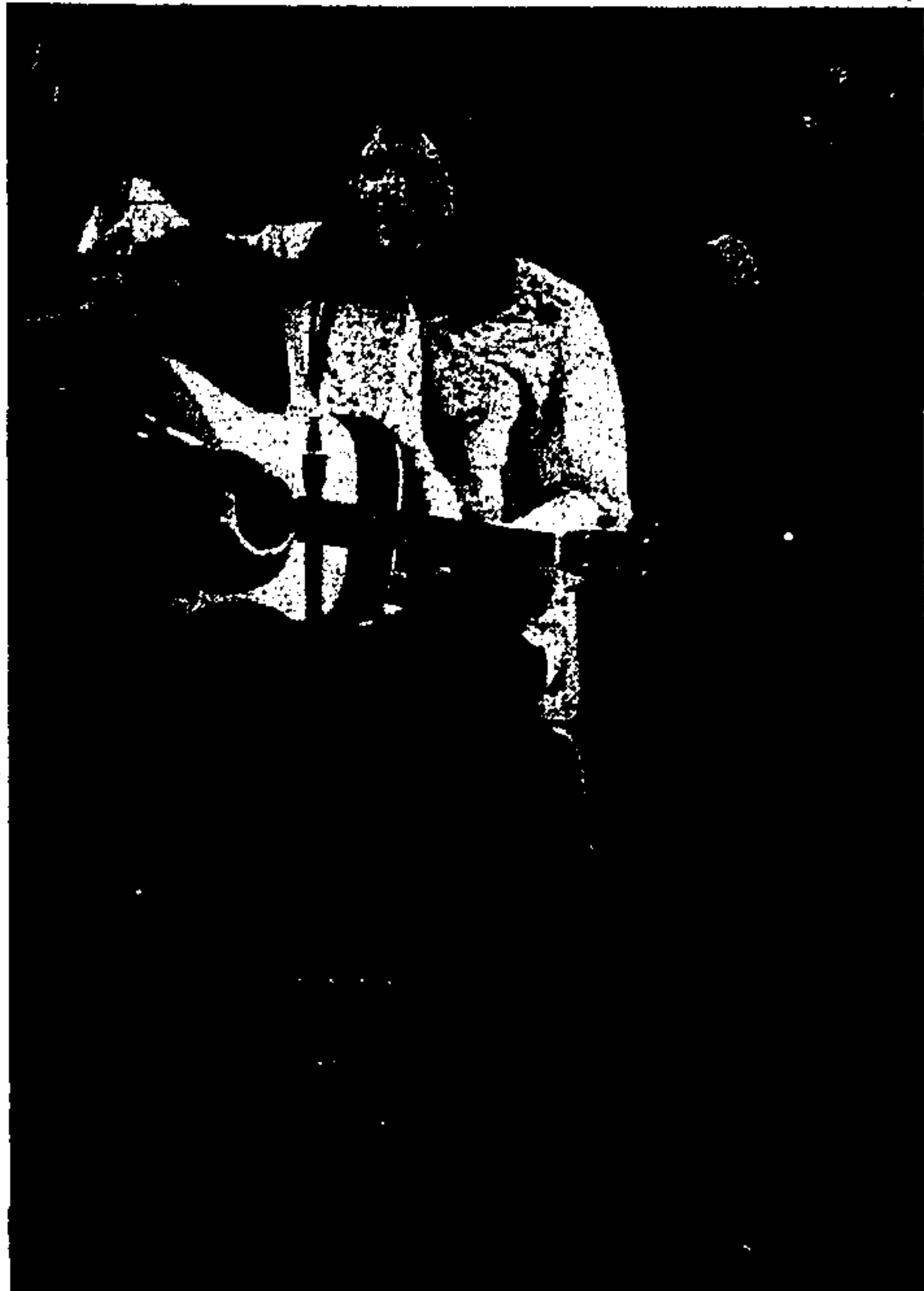
ce besoin d'expression certain, cet espoir qui constitue la réaction à la superficialité que nous créons mais dont nous sommes aussi les victimes: "Dépêche-toi! Soleil, mon ami. S'il faisait un peu plus beau, peut-être chanterais-je, un peu plus haut." L'autre chanson présente aussi cette recherche confuse de son identité: "Et je me sens questionner, le sens profond de ma vie."

Nous pouvons transposer cette réaction à notre société canadienne-française. Pourquoi y-a-t-il cette profusion de créations culturelles? Lysiane Gagnon, dans une étude de la chanson, a très bien cerné ce problème. "C'est une sorte d'effort primitif et désespéré d'échapper à la loi du silence et de l'impuissance... notre traditionnelle infériorité dans tous les domaines de la vie collective, trouvent dans la chanson une compensation qui est à l'exacte mesure de nous-mêmes. Elle constitue à la fois le plus pur symbole de l'éveil... et le symptôme d'un mal profond..." 2

La chanson pourtant, a un aspect positif indispensable à toute action. C'est un phénomène de masse; elle rejoint toutes les couches de la société et constitue une forme de culture populaire indéniable. N'est-ce pas là, la preuve qu'il ne faut pas minimiser cet aspect culturel?

Pierrette St.-Amant.

1. Brion, Marcel., Rembrandt, Albin Michel, Paris, 1946, p. 5.
2. Gagnon, Lysiane., La chanson Québécoise dans Littérature du Québec, Montréal, 1969, p. 240.



MES AMIS

Mes amis sont tous partis sur un voyage
sonore de cacophonie.
Charbonneau est un peu chaud
Linda la bohème m'écrit un poème
et celà est un peu vague
Si la lune était claire, revoir mon ami Pierre
Un papillon sur son dos s'en allant
Branli; branlant retrouver son anima.

Si parfois je me sens complètement perdu,
Si parfois quand tu me regardes;
je te fais un peu peur —
Si lorsqu'on se parle, comme ça, sans bouger
Je te vois obliger de détourner les yeux.
C'est que nos regards sont des miroirs
et la vérité ne souffre pas
qu'une âme essaie de refléter
ce que dans le fond elle n'est pas.

Au moment où je serai, alors tu deviendras.
Et lorsque tu seras, alors je serai
l'énergie que nous avons créée.
J'entendrai prononcer ta parole, les yeux fermés
Et je me sens questionner
le sens profond de ma vie
Ai-je le droit de jouer?
Ai-je le temps de devenir un peu fou?

DEPECHE-TOI! SOLEIL!

Une petite goutte de pluie et je m'ennuie
Il y a si longtemps depuis que mes souliers
Comme deux bons vieux amis se sont mis
A marcher vers l'horizon infini.

L'aigle vole si haut et pourtant pour toi
Je n'ai pas de mots
S'il faisait un peu plus beau, peut-être chanterais-je
Un peu plus haut.

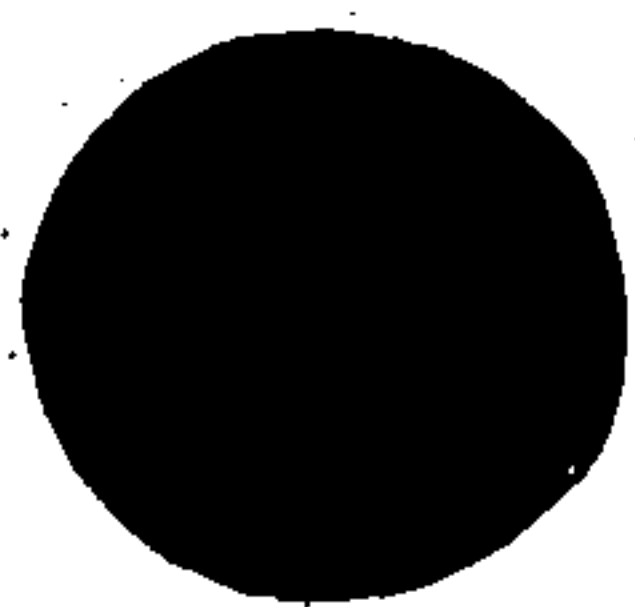
Une bonne bière m'aiderait peut-être
A sortir de mon cimetière
Là où reposent tant d'arrières-pensées
D'années passées, d'amours chantées.

L'aigle vole si haut et pourtant pour toi
Je n'ai pas de mots
S'il faisait un peu plus beau, peut-être chanterais-je
Un peu plus haut.

Les gouttes de pluie sur ma fenêtre, elles s'ennuient
Elles tracent la douce silhouette
D'un visage rêvé.

Oh... Dépêche-toi! Soleil!

Oh... Dépêche-toi! Soleil!



r

o

n

d

La porte était encore fermée à clé. Pourquoi, il ne le savait pas. Ces choses, détails pour les autres, avaient la curieuse manie de le tracasser. C'est qu'il lui semblait que l'ordre des choses était trahie et qu'à cause de cette trahison, il était obligé de se réorganiser, de briser son rythme et de le refaire. Il ne comprenait pas tout à fait qu'il doive, lui, un Homme, se plier aux caprices d'une porte fermée à clé. Ne devait-il pas, à cause de cette porte, fouiller au fond de sa poche, poche de pantalon qui avait la drôle d'habitude de contenir des objets inutiles (mouchoir qui a servi trop souvent, peigne, quelques dollars, quelques sous, billet qu'il avait conservé depuis le dernier spectacle - pourquoi, il ne savait toujours pas -) pour en retirer enfin un trousseau de clés? Il lui fallait ensuite prendre de la main gauche le sac qu'il portait à la main droite, trouver d'une main, et parmi tant de clés (il en avait compté neuf, la dernière fois) celle qui lui permettrait d'entrer, l'insérer dans le trou de la serrure, tourner en même temps la clé et la poignée de la porte, entrer et, pour terminer, retirer la clé de la serrure. Tout ça et pourquoi? N'aurait-il pas été dans l'ordre des choses que la porte fût ouverte, que sa chambre, la sienne justement, pas celle d'un autre, inconnu, étranger, mais Sa chambre, Sa porte soit là à l'attendre silencieuse, accueillante? N'avait-il pas assez à faire durant la journée pour pouvoir exiger, le soir, que sa porte soit docilement ouverte? C'était comme si ses possessions s'étaient ligüées contre lui pour lui rendre la vie plus insupportable qu'elle ne l'était déjà. Enfin, il dut faire un effort pour chasser cette pensée. Même s'il

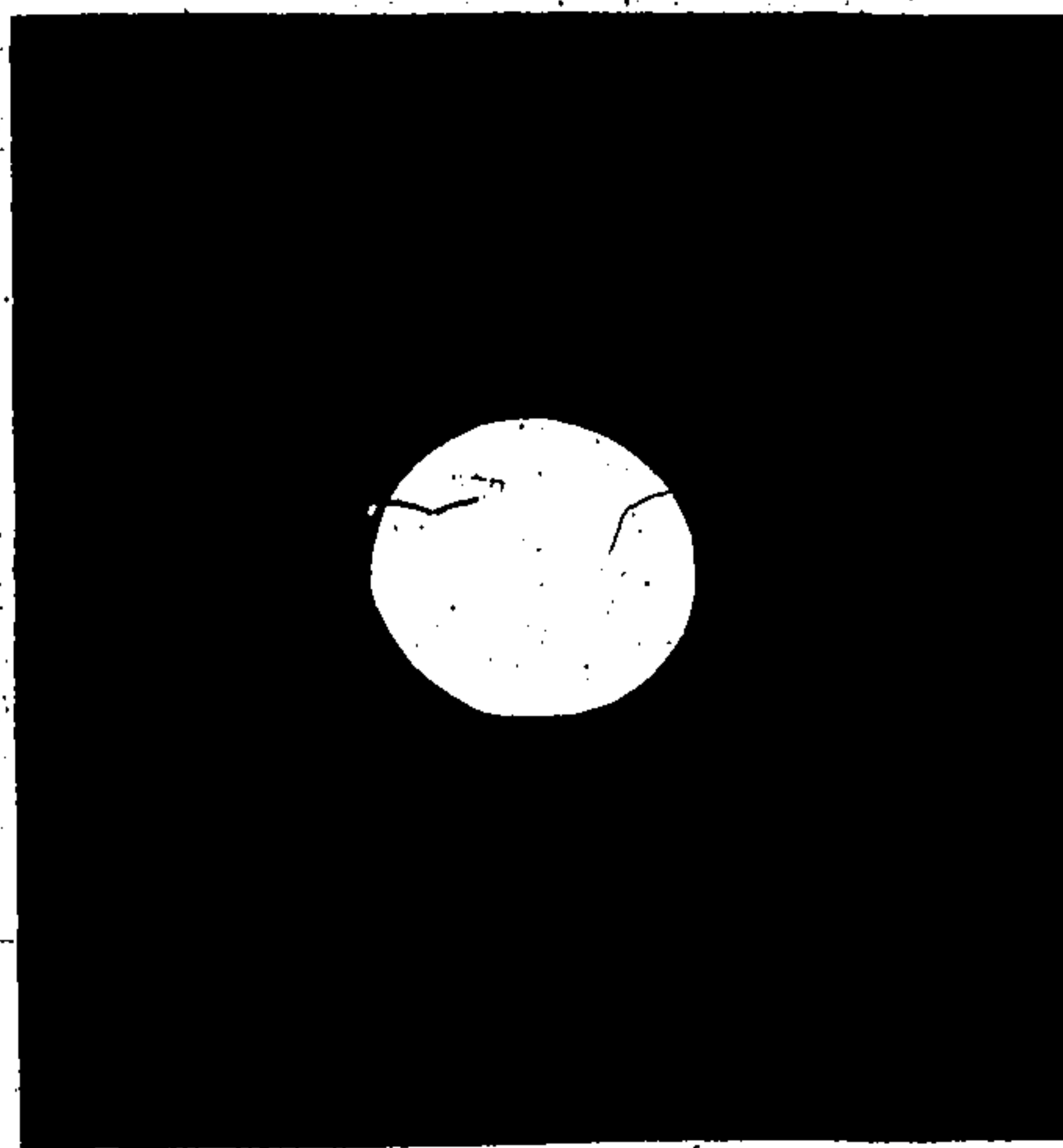
se sentait toujours vexé par cette mutinerie (car il ne doutait pas que s'en était bien une), il n'oubliait pas qu'il avait encore du travail à faire. Accablé comme il l'était d'un surplus de travail - c'était le mois de janvier - tout ce qui nécessitait un effort inutile l'impatientait. Janvier était le mois de l'année qu'il détestait le plus, car ce mois venait après le mois de décembre. A cause de la fête de Noël, il avait l'habitude (comme tout le monde, d'ailleurs) de se permettre une vacance de quelques jours.

Quelle vacance! Il n'avait plus de famille, peu d'amis, et ces quelques amis quittaient toujours la ville à l'occasion de Noël pour se rendre chacun chez soi. Il aurait aimé ça pouvoir les accompagner mais personne ne l'invitait et il n'avait pas le tour de se "faire" inviter, probablement, se disait-il, à cause de sa gêne insurmontable. Enfin, il passait la "semaine de Noël" seul chez lui où il en profitait pour se rendre à un cinéma chic du centre-ville, car il aimait ça cette solitude caractéristique d'un grand cinéma rempli de gens assis, attendant patiemment le début, le "corps" puis la fin d'un film quelconque. Il avait rarement l'occasion de se payer un film (il préférait surtout les films de R.) et quand l'occasion se présentait, c'était l'argent qui lui manquait. Cercle vicieux, mais dont il lui fallait tenir compte. A vrai dire, toute sa vie était régie selon cette forme concentrique, à laquelle il ne s'était pas encore habitué et qu'il trouvait parfois pénible. Car n'avait-il pas lu quelque part (il ne savait plus trop où) qu'un certain philosophe (probablement célèbre puisqu'il l'avait lu) avait écrit que le temps "avançait", qu'il était impos-

sible de revenir en "arrière", que la vie était semblable à un fleuve, le "fleuve de la vie"? Il avait contrôlé cette affirmation et avait conclu que si la vie était comme un fleuve et que si un fleuve coule vers l'avant, en ligne droite, vers un but précis (lequel, il s'en fichait bien), que la vie devait donc, elle aussi, aller d'avant, en ligne droite. Était-il si différent des autres? Pourquoi la sienne sa vie, son fleuve, n'allait-il pas aussi d'avant, en ligne droite? Pourquoi devait-il toujours faire quelque chose pour ensuite être obligé, forcé, à le refaire? Pourquoi lui, plutôt qu'un autre? Question qu'il se posait souvent et à laquelle il n'avait jamais donné réponse satisfaisante. Peut-être, un jour, quelqu'un (préféralement quelqu'un de célèbre: ça donnait plus de poids à ses paroles), quelqu'un dirait que la vie n'est pas du tout un fleuve, mais bien plutôt une série de cercles concentriques tous rattachés l'un à l'autre, formant quelque chose comme une chaîne dont chaque maille est surimposée à l'autre et qu'en venant s'ajouter, elle élimine celle qui lui précédait et qu'enfin elle sera à son tour éliminée par une autre maille venant s'y ajouter, ainsi de suite jusqu'à la mort. Cela n'avait-il pas beaucoup plus de sens? Cela n'expliquait-il pas beaucoup mieux ce qu'il lui arrivait, ce qu'il lui était arrivé et ce qui lui arriverait demain, après-demain, après-demain, le surlendemain, la semaine prochaine et ainsi de suite jusqu'à la fin de ses jours? Il se félicitait d'avoir pu enfin expliquer, à lui-même et à tous ceux qui voudraient bien l'entendre, comment il se faisait qu'on avait souvent l'impression de tourner en rond, pourquoi il nous arrivait souvent de dire: "Il me semble que j'ai déjà vu ça quelque part" ou encore "C'est drôle; il me semble que j'ai déjà fait ça avant. C'est comme si j'étais déjà venu ici auparavant." Et pourtant, selon sa nouvelle théorie, il était si simple de l'expliquer: chaque maillon de la "chaîne de la vie" est différent, en soi, mais ressemble de très près (inévitablement) à celui qui le précède et, par "réper-

cussion" (il aimait ce mot), à tous les maillons qui l'ont précédé de près ou de loin. Ainsi, selon que ton premier maillon fut comme-ci ou comme-ça, tous les maillons "successeurs" (un autre mot qu'il aimait bien) étaient voués à être comme-ci ou, encore, comme-ça. N'était-ce pas plus simple et ceci n'expliquait-il pas beaucoup plus de choses? A son avis, cela allait de soi. C'est étrange qu'il soit le premier à y penser. Pourtant, il n'avait rien d'un E. ou encore d'un N. Il n'était qu'un simple petit I. au sein d'une multitude de W. Jugeant bon que le monde prenne connaissance de sa découverte, il prit sa casquette et sortit en hâte de sa chambre blanche. Il n'eut pas fait dix pas qu'il entendit: "Now now, Mr. L. don't you know that you're not to leave your room without permission? I'll have to report you, again!" Il répondit "Yes nurse", entra dans sa chambre. On ferma sa porte à clé...

Denis Lapointe



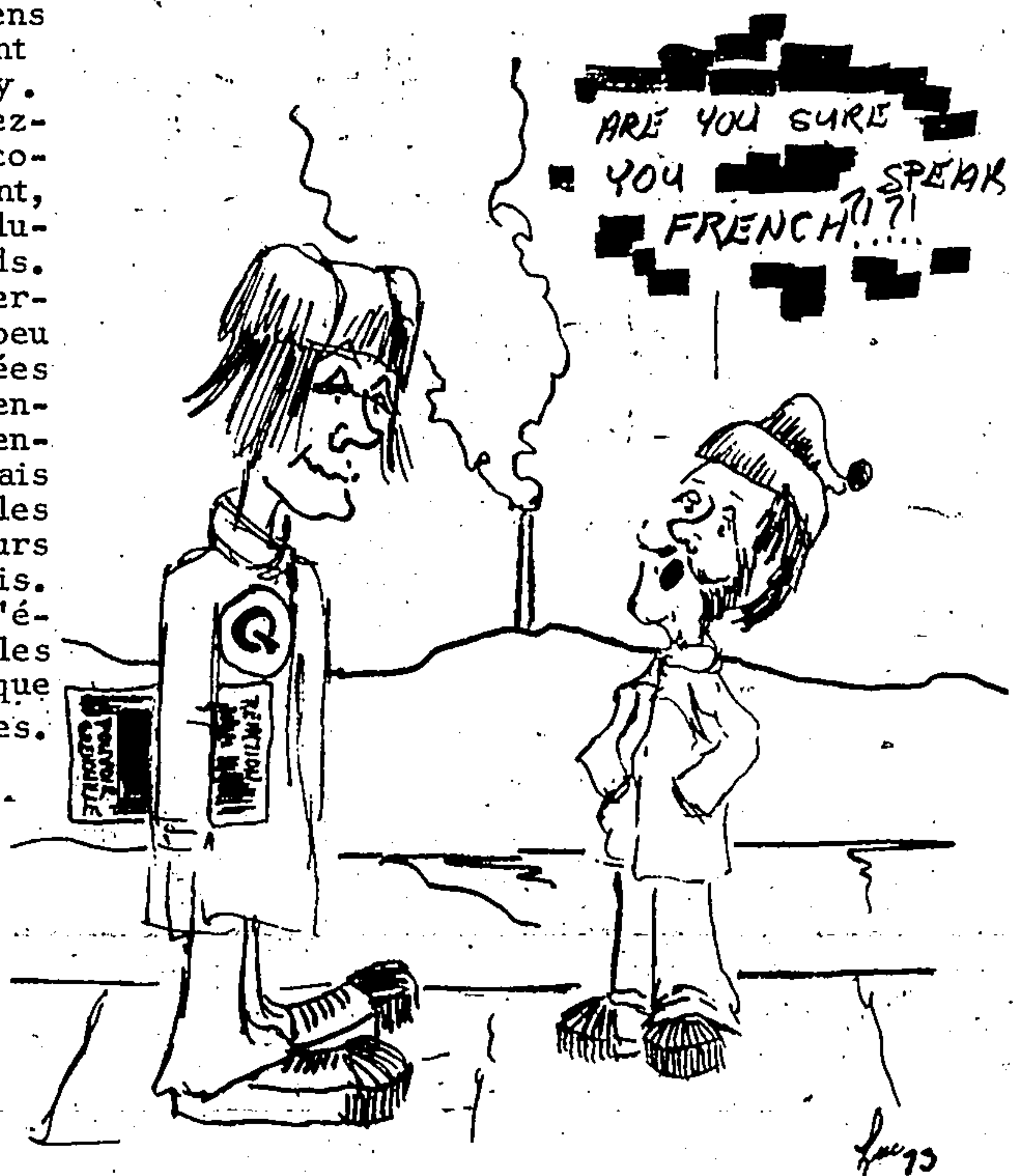
UNE QUEBECOISE A SUDBURY

Une pause-café ou plus précisément une pause "bière" au pub, entre deux "problématiques", un défi m'est lancé par mon prof. de sc. politiques: écrire mes premières impressions sur Sudbury. Me voilà la plume à la main relevant ce défi.

Avant tout je tiens à préciser que nous resterons qu'au niveau des premières impressions donc cela ne ressemblera en rien à une réflexion approfondie.

Sudbury... le nickel... "Will meet you at the City Center... Frosh Week... "Shaké de lait" (tentative de traduction de Milk Shake)... le Sénat... l'isolement noyé dans de la bière. Puis j'ai découvert un petit groupe de francophones, des gens sympa! qui luttent désespérément pour leur survivance à Sudbury. Parlent-ils Français? Permettez-moi d'en douter, ils parlent Franco-Ontarien ce qui est bien différent, ils parlent du Q, mais pour la plupart ils n'y ont jamais mis les pieds. Le campus, pas mal du tout, moderne avec ses commodités, ce que peu apprécie! Les activités sont variées en autant que vous puissiez comprendre l'anglais. La ville... un "centre cité"... parmi les mines! Mais ce qui importe davantage ce sont les gens qui manipulent ou divisent leurs amitiés entre Français et Anglais. Si je dois "changer mon fusil d'épaule" selon les nationalités et les querelles linguistiques, je risque d'avoir les épaules drôlement usées.

Grazinka Kubiak



A l'aide !!!

Nous étions quatre ou cinq étudiants, assis dans le salon des Francophones, buvant une tasse de café et discutant de choses et d'autres, à propos de l'université Laurentienne, un peu comme tous les étudiants le font. On s'est mis à parler des professeurs de l'université et souvent la même plainte revenait: il y a trop de professeurs étrangers, il devrait y avoir plus de professeurs canadiens. Alors quelqu'un a suggéré que Réaction fasse une enquête sur le sujet.

Mon but principal en écrivant cet article est de démontrer, statistiquement, la proportion de professeurs non-canadiens dans cette université. L'impression de leur grand nombre ne nous serait-elle pas donnée simplement parce que les professeurs étrangers sont plus "frappants", soit par leur accent ou leur apparence physique.

Donc, je décide de faire une petite enquête. Ce qu'il me fallait, c'est une liste des professeurs et leur nationalité. Qui aller voir pour recueillir ce genre d'information? Je débute au bureau d'orientation. Les orienteurs ont toujours eu la réputation d'être très réceptifs envers les étudiants. Je me présente, lui explique la raison de ma visite et enfin lui demande les renseignements recherchés. Il me regarde dans les yeux pour quelques secondes d'un air un peu surpris, et puis il dit: "Je n'ai pas ce genre d'information à ma disposition. Si j'étais à ta place, j'irais voir le vice-recteur de l'université... mais tu n'es pas le premier à tenter d'obtenir ces renseignements. Tu touches un point sensible..." Ça se termine là. Je sors de son bureau après l'avoir remercié.

J'avais une drôle d'impression. La question que je venais de poser était-elle si terrible? A ma connaissance il n'y a aucun genre de racisme ou de ségrégation pratique au Canada. Pourquoi est-ce que l'on tenterait de cacher l'origine des professeurs à l'université?

Je ne voulais pas aller voir le vice-recteur de l'université. Un gars avec un titre semblable serait probablement trop occupé pour me recevoir. J'allai donc consulter le tableau, près de l'ascenseur au premier étage, qui énumère tous les bureaux de l'édifice administratif. Je vis que le local L906 servait de bureau d'information aux étudiants... Et pourquoi pas? On ne sait jamais. Hop au 9e étage! Arrivé à ce bureau, je

demandai la même question mais sans révéler le fait que je venais de la part du journal Réaction. La dame à qui je m'adressai me regarda de la même façon que l'orienteur de tout à l'heure. Elle me demanda pour-
 si je voulais ces renseignements. Je révélai donc
 tout. Elle hésita quelques instants, puis me tendit l'annuaire 1973-74 de la Laurentienne. Je lui fis remarquer que l'annuaire contenait tous les noms des professeurs, mais non leur nationalité. C'est alors qu'elle se décida de m'envoyer au bureau du personnel.

Me voilà un étage plus haut, au bureau du personnel. Encore la même question, le même regard surpris de la dame. "Je crois que vous feriez mieux d'aller voir le vice-recteur pour avoir ces renseignements" me dit-elle. Décidément, je n'avais plus le choix. Alors je décidai d'y aller.

Me voilà au 11^e étage. Ceci doit être la dernière étape de mon enquête car on ne peut monter plus haut. C'est ici que l'on retrouve les sénateurs et les gouverneurs: en fait, le sommet de la hiérarchie bureaucratique universitaire. C'est donc cet endroit qu'un de mes copains aime appeler "la tour d'ivoire de l'Université".

Je me dirige vers le bureau du vice-recteur. Il n'y est pas. Mais je crois que c'est normal. Les hommes importants ne sont jamais là, la première fois que vous allez les voir. Enfin, je décide de revenir plus tard dans l'après-midi.

Je décide donc, de poser le problème à sa secrétaire. Tel que je m'y attendais, ma question semble la surprendre et la gêner un peu. Elle me conseille de voir le vice-recteur lui-même.

Au moment où je m'apprête à partir, le vice-recteur lui-même entre dans son bureau. Ça alors, quel coup de chance! Je lui expose donc rapidement ma situation. (un détail en passant, les hommes importants sont toujours pressés). Mais je devais être déçu, car très poliment mais fermement, le vice-recteur m'informe que cette information est CONFIDENTIELLE.

Alors me voilà revenu à mon point de départ! (je n'ai pas pu écrire sur le sujet que j'anticipais au début). Mais je crois que mon expérience peut quand même s'avérer révélatrice. Car maintenant, je comprends ce qu'ils veulent dire, ceux qui se plaignent de l'importance de la bureaucratie à l'Université.

Quant à la question "épineuse" des professeurs canadiens ou non-canadiens à la Laurentienne, et dans une conjoncture qui tend à canadienniser nos universités, le fait que l'on refuse de dévoiler l'origine de nos professeurs répond indirectement à la question...

PASSE-LE MOI

Passe-le moi
Le goût du vent
Sable du temps
Lance-le moi
Bâton du roi
Le goût de toi

Ansèlme Corbèau

IL N'Y A PLUS DE SOLEIL EN TOURAINE

Il n'y a plus de soleil en Touraine
Les enfants ont enlevé la souveraine
Ils ont volé sa couronne
Ils ont tué tous les hommes

Il fait froid sans soleil en Touraine
Surtout quand souffle la haine
Les bambins meurent de froid
Les coeurs gèlent d'effroi

Le soleil est mort en Touraine
Et la ville pleure sa peine
Des gamins ont assassiné le roi
Ils ont cloué la liberté à la croix

Jocélyne Villeneuve

LICOL A ROMPRE

Nous nous hallucinons sur de surnoises pages rouges
Comme des langues qui refont le verbe à mesure
De nos foulées restreintes à coups de massue.
Nous peinons avec nos grands frères malades sur le gazon,
Sur l'herbe non encore nourrie de nos patientes levées d'aube,
De nos chansons non entendues sur les rivages éloignés,
De nos pensées restées suspendues parce que trop étreintes,
Trop embrassées de volonté rivière qui se défend de tout emporter.

Jean Lalonde.



Cette section est créée dans le but d'informer la sous-culture étudiante du domaine de l'anthropologie.

Savais-tu!

Que l'anthropologie est la science de demain (l'étude scientifique du développement physique et culturel de l'homme)!

Que la venue des premiers hommes en Amérique daterait de 26-23,000 ans av. J.-C. (migration par le détroit de Béring durant l'avant-dernière période de glaciation)!

Que l'hominisation fut rendue possible grâce à deux développements physiques: a) l'encéphalisation (ou l'accroissement de l'intelligence) b) la station bipède!

Que les quatre principaux besoins organiques de l'homme sont: a) se nourrir b) se reposer c) se reproduire d) communiquer!

Que la capacité crânienne de la femme est 1300 cc (centimètres cubiques) tandis que celle de l'homme est de 1450 cc (en moyenne)!

Que la culture est: a) l'héritage que tout être a de sa société en naissant (matériel et non-matériel) b) un mécanisme d'adaptation (modèles créés dans le temps afin d'assurer la survie)!

Que O veut dire mâle et O femelle!

Que la prohibition de l'inceste (ou l'interdiction de mariage entre: 1) frère-soeur 2) mère-fils 3) père-fille) est une règle de caractère universel!

Que la société canadienne-française est patriarcale et patrilinéaire (filiation, descendance et autorité sont reconnues à travers les hommes)!

Que les Iroquois formaient la nation indienne la plus puissante de l'Amérique du Nord, et que leur union avec les Français aurait complètement changé l'histoire du nouveau continent (la suprématie des Français)!

Que les Indiens de l'Amérique du Nord publient depuis un an, un journal, Le Wassaja "Let My People Know", tiré à 80,000 exemplaires!

Que la seule utilité du vêtement est de nous protéger contre les intempéries (les éléments)!

Que les Tchèques, les Suédois et les Africains (et al), pratiquent un nudisme sain et équilibré!

A la prochaine!

Jean-Guy Gosselin

UN COLLEGE FRANCOPHONE: POURQUOI PAS!

Extrait d'un MEMOIRE PRESENTE A L'UNIVERSITE LAURENTIENNE par
M. J.G. Hagey (1971)

Recommandations d'ordre général no. 3, pages 23 et 24:

Que l'on songe à la création d'un collège français à l'intérieur de l'Université Laurentienne. Le Collège serait dirigé par un principal qui serait responsable devant le Recteur de l'Université.

Voici quelques raisons qui motivent cette proposition:

- a) Une université vraiment bilingue n'est pas pratique. On rapporte que même l'Université d'Ottawa se rend compte de ce fait.
- b) Personne n'aime qu'on lui impose le français ou l'anglais mais choisir volontairement l'une ou l'autre langue est une question bien différente.
- c) Les étudiants anglophones aussi bien que francophones pourront s'inscrire à ce Collège et on comprendra qu'ils désirent faire un effort particulier pour devenir bilingues.
- d) Le Collège possédant son propre principal, il y aura un cadre supérieur de l'Université dont la première responsabilité sera de promouvoir la culture et la langue françaises.
- e) Bien que les étudiants inscrits au Collège français aient la liberté de suivre n'importe quel cours à l'Université, ce Collège aurait l'avantage de stimuler les départements à offrir plus de cours en français qu'ils ne le font maintenant.
- f) Ce Collège aiderait également à faire disparaître le préjugé qu'ont certains anglophones contre la Laurentienne parce que cette institution se dit bilingue. On croit souvent que les étudiants de la Laurentienne doivent obligatoirement apprendre à parler français - ce qui n'est pas le cas.

Plusieurs personnes croient fermement que l'Université Laurentienne ne doit être bilingue, mais la vérité est qu'elle ne l'est pas et qu'en toute probabilité elle ne le sera jamais. Cependant, un collège français bien organisé à l'intérieur de la Laurentienne susciterait sans aucun doute l'intérêt des étudiants pour le bilinguisme et le biculturalisme.

▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲ ▲

L'ULTRAMONTANISME AU XIX^e SIECLE: UNE IDEOLOGIE QUI SE MANIFESTE ENCORE DANS LE MILIEU FRANCOPHONE NORD-ONTARIEN

Par Laurent Alie

▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼

Nous reproduisons ici la deuxième partie d'un article publié dans la Revue de l'Université Laurentienne de septembre 1973 (vol. V, no. 4). Il ne s'agit pas bien sûr d'une critique dans le sens négatif que l'on attribue trop souvent à ce terme et encore moins d'attaques personnelles (il y a malheureusement toujours des gens qui se sentent visés). Il s'agit plutôt de l'analyse comparative d'une situation, à partir de données de base autant sur l'ultramontanisme au XIX^e siècle que sur le milieu francophone nord-ontarien. Cet article ne se veut donc aucunement une condamnation mais bien plus une tentative d'explication.

▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼ ▼

LES MEDIA D'INFORMATION

Nous retrouvons une manifestation par excellence des idées ultramontaines dans les journaux de la région de Sudbury. Ces journaux ne sont pas nombreux; présentement il n'y a que Le Voyageur et, de 1963 à 1966, il y eut L'Information (organe du clergé).

L'Information se donnait comme objectif, lors de sa création en 1963, d'informer les fidèles de la position de l'Eglise face à certains problèmes de l'heure:

"Vous avez entre vos mains le premier exemplaire de L'Information hebdomadaire catholique destiné aux fidèles de langue française du Sault-Ste-Marie... L'Eglise a besoin d'un organe pour présenter à ses fidèles ses vues sur de multiples problèmes". 18

Nous ne contestons pas ici le droit au clergé d'avoir son journal. Pourtant, parce qu'il était le seul journal d'expression française de la région, il était complètement désincarné, détaché de la réalité régionale, provinciale et canadienne. L'hebdomadaire était tout à fait aliéné par Rome, les événements religieux du Vatican, etc. L'Information ne s'est jamais penché sur les vrais problèmes de la région, la pauvreté, l'assimilation, la condition ouvrière, les carences dans le domaine de l'éducation pour les francophones, soit par mauvaise foi, par ignorance ou par indifférence.

Comme les ultramontains du XIX^e siècle, on s'en remet constamment au Pape et à Rome pour justifier ou condamner une action ou une ligne de conduite quelconque. On mélange donc encore le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Des articles intitulés "Devoir sacré de voter", "Vous avez entre vos

maines les intérêts de la patrie", "Catholicisme et marxisme; compromis inconcevable", "Les droits et devoirs de l'autorité (Nécessité de l'autorité: son origine divine"¹⁹ nous éclairent sur cette question de pouvoir et d'autorité.

On affirme que les hommes d'autorité sont nécessaires pour le bon fonctionnement de l'Etat, mais:

Leur autorité, ils la tiennent toute entière de Dieu, comme l'enseigne St. Paul: "Il n'est d'autorité qui ne vienne de Dieu".²⁰

Ce journal pourrait définitivement être d'une autre époque et d'un autre milieu, puisqu'il ne reflète pas la région, si ce n'est les reportages sur les associations paroissiales. En le relisant, nous nous croirions transportés au XIXe siècle, où l'on combattait le progrès, la liberté, le libéralisme, la souveraineté populaire et toutes les idées nouvelles. Pour cette époque, cette crainte s'explique assez facilement, étant donné la difficulté de communiquer, le milieu fermé, mais nous nous expliquons mal ce phénomène aujourd'hui. Alors que l'obscurantisme, le monolithisme se mourait au Québec, la "grande noirceur" franco-ontarienne continuait de se manifester de plus belle. Le vent laïcisant québécois n'était pas prêt de traverser la frontière. Nous attendons toujours notre révolution tranquille.

Quant au Voyageur, fondé en 1966, il continue à peu près dans la même veine que L'Information, même s'il refuse d'être le porte-parole du clergé. Ses idées face à l'autorité, à la religion, à la politique, au pouvoir, à l'éducation, au progrès ressemblent étrangement à celles que véhiculait son prédécesseur.

Nous le classerions plutôt parmi les bulletins paroissiaux que parmi les journaux. Ce journal fait preuve d'un parti-pris et d'un crétinisme qui trahissent le rôle d'un journal hebdomadaire. Il devrait plutôt informer objectivement les gens, les mettre au courant de certains problèmes et provoquer la réflexion. Il condamne plutôt tout ce que le Pape a pu condamner, sans même connaître à fond le sujet (marxisme, libéralisme, socialisme, communisme, etc.). On se croirait presque au temps de l'Index ou des lettres pastorales de Mgr Bourget au sujet des erreurs du temps et des mauvaises lectures.

Mais...oui, il y a un mais. Mais toutes ces démocraties (en apparence différentes) ont un dénominateur commun: LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE issues de la Révolution française de 1789, laquelle a répandu sur le monde la doctrine du libéralisme. Nous reviendrons sur ce sujet. En attendant vous souvenez-vous de cette parole d'un Pape célèbre: "Le socialisme a le libéralisme pour père et le communisme comme héritier".²¹

A la suite d'une conférence de Roger Garaudy (ancien chef du Parti communiste français) à l'Université Laurentienne en janvier 1972, sur la nécessité du dialogue entre marxistes et chrétiens, Maynard, le rédacteur du Voyageur, écrit cinq ou six articles pour condamner ce qu'il appelle la "fumisterie de l'intellectualisme". Il veut convaincre les gens qu'il est impossible de dialoguer avec les marxistes qui ne peuvent qu'être dans l'erreur:

"Le dialogue se fait alors à coups de persécutions, d'exécutions, de liquidation, de meurtres et d'assassinats. Et ce qui est plus étrange et plus curieux encore, c'est qu'en face du dialogue, c'est toujours dirigé contre ce qui est chrétien et plus spécialement contre ce qui est catholique. Les révolutions Russe, Espagnole, Italienne, Hongroise, Cubaine, pour ne citer que celles-là, en sont des exemples frappants."²²

Cet extrait fait preuve d'une ignorance, d'un manque de lecture et de réflexion inacceptables pour un rédacteur.

Le Voyageur croit en une vérité absolue révélée par Dieu. Cette vérité n'admet évidemment aucune science et aucune réflexion. Il ne faut surtout pas se poser de questions et suivre en silence la voie que la Providence nous a tracée et la mission catholique et française qu'elle nous a réservée en terre d'Amérique. Et pourquoi confondre nos étudiants avec toutes sortes d'hypothèses, "notre société n'est-elle pas assez confuse comme elle est maintenant" ²³ d'ajouter le rédacteur du Voyageur. D'ailleurs, le spiritualisme, en provenance directe de Dieu, compte beaucoup plus qu'e les choses d'ici-bas.

"Dans l'échelle véritable des valeurs (laquelle est une échelle verticale) le Christianisme se situe tout en Haut, par le seul fait que cette philosophie religieuse est la Seule, dans toute l'histoire de l'humanité, à provenir directement de Dieu, lui-même, par son propre Fils, Verbe Incarné.

Le marxisme, lui, est situé tout en Bas, parce que ce n'est ni une philosophie, ni une doctrine mais tout simplement une "duperie"... destinée à conduire l'humanité sous la férule d'états totalitaires dans lesquels les individus, comme tels, n'auraient aucun Droit... et le Spiritualisme (l'esprit) l'emportera toujours contre le matérialisme (la matière)." ²⁴

La vision hiérarchique, verticale du monde est bien implantée dans le milieu, comme le démontrent ces extraits. Mgr Laflèche jubilerait en voyant de si ardents défenseurs de sa doctrine dans la deuxième moitié du XXe siècle.

Cette vision du monde ressort beaucoup lorsqu'il s'agit de prendre position au sujet de certains événements que l'on ne peut absolument pas ignorer. Par exemple, quand est survenu le problème de l'école française à Sturgeon Falls, en septembre 1971, Le Voyageur n'a jamais voulu vraiment s'engager formellement aux côtés des Francophones qui revendiquaient leurs droits. Le journal régional a même critiqué le choix de l'emblème (le poing fermé) du Comité d'action étudiante, affirmant que c'était un symbole de pouvoir et de violence propre aux partis communistes. Dès lors, le danger de froisser les autorités et de faire éclater la violence devenait trop grand. Voilà encore un reflet de la soumission totale à l'autorité que n'ont cessé de nous prêcher les tenants de l'ultramontanisme et ce, surtout à partir de l'échec des Patriotes de 1837-38.

Le Voyageur refuse aussi de voir la réalité sous son vrai jour. Il fait souvent preuve du faux optimisme ultramontain, du "tout n'est pas parfait mais tout est passable". Par exemple, dans le cas de CFBR (La voie française de l'Ontario Nord dans le domaine radiophonique), dont la programmation laisse beaucoup à désirer, le rédacteur affirme que ce n'est pas parfait ("la perfection n'est pas de ce monde"), mais que c'est un bel effort.

Le Voyageur continue aussi de voir la religion comme la planche de salut des Franco-ontariens. Il insiste beaucoup sur la présence de l'enseignement catholique. Comme nous l'avons vu plus tôt, cette formation ne s'avère pas toujours la meilleure, puisqu'elle empêche souvent les gens d'agir, de travailler à la transformation de leur milieu.

"Notre langue et Notre Foi vont de pair et ne doivent pas être séparées, n'en déplaise aux agnostiques, libertaires, intellectuels, et artistes de l'assimilation." ²⁵

Nous pouvons affirmer, sans mauvaise foi, que Le Voyageur est fermé au monde, à la réalité extérieure, aussi bien provinciale, québécoise, canadienne que régionale jusqu'à un certain point. Il devrait au moins informer les Franco-ontariens sur les activités régionales et provinciales francophones. Ce journal évolue définitivement en vase clos; il va même jusqu'à nier

des réalités telles que le "joual", déclarant que ce n'est que le dialecte d'une minorité d'ignorants et que, comme au Québec, ce n'est pas un problème majeur. Le Voyageur appuie le linguiste québécois Louis Béguin, à qui il a demandé de se prononcer au sujet du "joual". Il en est arrivé à la conclusion suivante:

"Voilà le tableau de la langue française au Québec. Le joual n'y joue qu'un petit rôle, heureusement... De grâce, cessons de nous prendre à la gorge avec de faux problèmes. Il y a au Québec bien autre chose à faire: améliorer la traduction, par exemple." 26

Mais ce qu'il y a de pire c'est que Le Voyageur oublie d'étudier ou de mentionner les conditions qui ont produit le "joual". Il oublie que le vrai problème, ce n'est pas le "joual", mais les conditions pénibles (économiques, milieu de travail, injustices dans le domaine de l'éducation) dans lesquelles vivent les travailleurs, les ouvriers, la majorité de la population francophone de la région.

HISTORIENS

La Société historique du Nouvel-Ontario, fondée en 1942, s'avère sans aucun doute le pilier de l'idéologie ultramontaine dans la région. Les journaux L'Information, L'ami du peuple entre autres, de même que certains ouvrages nous en révèlent long sur la doctrine chrétienne (St. Thomas), sur la fidélité au Pape, sur la conception de l'autorité et sur le messianisme canadien-français. On retrouve partout beaucoup d'admiration pour notre histoire et "notre maître le passé"!!!

"Notre Devoir? Aimer l'histoire, la nôtre pour y apprécier nos origines, pour y comprendre l'âme de notre peuple catholique afin de redresser, avec le bras de Dieu, la ligne de notre destin". 27

Comme la liberté est dangereuse, l'autorité, représentante de Dieu, se voit dans l'obligation de protéger les faibles, par exemple des dangers du philosophisme:

"Jacques se permet de critiquer la manière dont son père a élevé ses fils, leur laissant peu de liberté de penser à leur manière. Mais se dit Frédéric: Un père ne doit-il pas veiller à ce que ses enfants ne lisent pas n'importe quoi, ni ne s'abandonnent à des élucubrations philosophiques et religieuses quelconques.

En fait, il respecte l'opinion de ses fils mais il veut aussi que l'on respecte les siennes, surtout les principes qui concernent l'autorité paternelle." 28

Le destin est assuré par la Providence, qui dispense de toute initiative selon eux. Ce messianisme nous a trop souvent distraits de la vraie vie, de la réalité que l'on délaissait pour s'occuper de notre mission d'évangélisation, de conversion des païens:

"La formation religieuse de Romanet l'inclinait à voir l'action providentielle dans la succession des événements. Cette vision chrétienne de l'histoire, il l'avait apprise de son maître, Mgr Dupanloup; et quand celui-ci publia ses Lettres aux hommes du monde, Frédéric souligna le passage où l'auteur expliquait les desseins de Dieu sur les grandes transformations de l'humanité." 29

C'est qu'il faut retenir de tout cela, ce n'est pas tellement qu'un tel fut un ardent défenseur et promoteur de la doctrine ultramontaine, mais surtout que le Collège du Sacré-Coeur, qui a formé l'élite canadienne-française présentement au pouvoir, se faisait le véritable véhicule de cette doctrine. Nous nous en sommes rendus compte quand nous avons rencontré les dirigeants des écoles séparées, des écoles secondaires, de même que de l'Ecole Normale.

UNE ÈRE REVOLUE

Comme nous avons pu le constater, l'idéologie ultramontaine est loin d'être disparue complètement dans la société franco-ontarienne et elle y joue même encore un rôle de premier plan, si l'on considère qu'elle est encore à la base de notre système d'éducation, du moins au primaire. Il ne faut pas oublier non plus qu'elle domine aussi dans le domaine de l'information.

Pour se maintenir en tant que Franco-ontariens et progresser, il faut que l'on procède à des changements radicaux dans plusieurs domaines, notamment l'éducation (à tous les niveaux), les media d'information (presse, télévision, radio, publicité), bref, dans les domaines sociaux, politiques, économiques et culturels. Il faut faire prendre conscience aux gens de leur véritable identité francophone, voir à ce qu'ils puissent finalement coïncider avec eux-mêmes.

Pour accomplir ces réformes qui s'imposent de plus en plus, il faudrait avoir le concours de tous les gens en place présentement, de notre élite franco-ontarienne. Mais, notre élite, formée à l'école de l'ultramontanisme, craint beaucoup trop le progrès pour oser se compromettre, en plus elle se trouve bien (financièrement du moins); pourquoi risquerait-elle sa petite sécurité.

Notre élite croit encore (par intérêt) à la vieille devise canadienne-française, à savoir la foi gardienne de la langue et vice versa, même si cette époque est révolue (nous ne vivons plus dans le vase clos de la campagne). Ce n'est pas la religion catholique qui va permettre au Franco-ontarien de s'épanouir et de combattre pour ses droits dans la province anglaise d'Ontario. Dorénavant, les Franco-ontariens vont s'identifier à une culture, à une façon de vivre qui leur est propre et non à une religion qui dépend plutôt de l'opinion personnelle de chacun. Ce qu'il nous faut, c'est beaucoup plus de pouvoir économique et politique de même que des gens compétents dans tous domaines. Donald Dennie, sociologue de Sudbury, qui a fait une étude sur le fait religieux à Sudbury, en est arrivé à la conclusion suivante:

"Le garant de la survivance de la société francophone ontarienne, comme de la société canadienne-française réside dans d'autres formes de pouvoir que la minorité francophone de Sudbury n'a pas à l'heure actuelle. Aussi longtemps qu'elle ne pourra s'approprier ce pouvoir, je crains qu'elle ne soit vouée à l'assimilation graduelle. Malheureusement, l'ère de la foi gardienne de la langue, est révolue." 30

18 Alexander Carter, L'Information, Sudbury, vol. 1, #1, 30 mars 1963, p. 1

19 L'Information, Sudbury, vol. 1, #2, 6 avril 1963.

20 L'Information, Sudbury, vol. 1, #7, 11 mai 1963, p. 7

21 Le Voyageur, Sudbury, 5e année, #2, 23 août 1972, p. 4

22 Ibid. 4e année, #38, 23 fév. 1972, p. 4

23 Ibid. 4e année, #35, 2 fév. 1972, p. 4

24 Ibid. 4e année, #35, 2 fév. 1972, p. 4

25 Ibid. 4e année, #23, nov. 1971, p. 4.

26 Ibid. 5e année, #27, 6 déc. 1972, p. 5

27 L'Information, Sudbury, vol. 1, #3, 13 avril 1963, p. 5

28 Lorenzo Cadieux, Frédéric Romanet du Caillaud, "comte" de Sudbury,

Montréal, Beauchemin, 1971, p. 103

29 Ibid., p. 107

30 Donald Dennie, "Le fait religieux à Sudbury," in Revue de l'Université Laurentienne, vol. 111, no. 4, 1971, p. 22.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES

1. Bernard, J.-P., Les Rouges, Montréal, P.U.Q., 1971, 374 pages.
2. Brunet, Michel et al., L'histoire du Canada par les textes, Montréal, Fidel, 1963, 2-vol.
3. Cadieux, Lorenzo s.j., Frédéric Romanet du Caillaud "Comte" de Sudbury, Montréal, Beauchemin, 1971, 129 pages.
4. Costisella, Joseph, L'esprit Révolutionnaire dans la littérature canadienne - française, Montréal, Beauchemin, 1968, 304 pages.
5. Laflèche, Louis-François, Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille, Montréal, Sénécal, 1866.
6. Savard, Pierre, Jules-Paul Tardivel, Montréal, Fides, 1969.

REVUES

1. Revue de l'Université Laurentienne, Sudbury, vol. 4, #3 et #4, 1971.
2. Recherches sociographiques, Québec, vol. X111, #2, 1972.
3. Le bouclier d'Achille, The Shield of Achilles, Toronto-Montréal McClelland and Stewart Ltd., 1968.

JOURNAUX

1. L'Information, Sudbury, mars 1963 à janvier 1964.
2. Le Voyageur, Sudbury, avril 1971 à mars 1973.

LETTRES

1. Bourget Ignace (Mgr), Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Montréal sur l'allocution prononcée par Sa Sainteté Pie IX, contre les erreurs du temps, le 9 décembre 1854, Montréal.
2. Dessaulles, Louis Antoine, La grande guerre ecclésiastique, juillet 1873.

GUIDES ET BROCHURES

1. Pour une école nationale, (essai), de Victor Barrette, Ottawa, 1940, 12 p.
2. Ecole secondaire Macdonald-Cartier, Guide de l'étudiant 1972-73 et Guide du professeur 1972-73.
3. Guide de l'enseignement pratique, 1972-73, Ecole normale de Sudbury.
4. Premier plongeon dans l'enseignement?, Fédération des enseignants de l'Ontario, 1972.

Chère Francine

J'ai rien à faire et il fait pas beau dehors alors je t'écris une lettre. J'ai reçu ta lettre et ça m'a fait bien plaisir. Je veux te dire qu'il y a une fête pour tout le monde qui aime les français à l'université Laurentienne. Ça va commencer à huit heures du soir et ça va durer très longtemps. Tu devrais demander à ta mère si tu peux y aller. On pourrait regarder tout ça ensemble. Il va avoir des chansons et des marionnettes et des danses et toute sorte d'autre affaire. Si tu vas acheter ton billet tout de suite parce qu'il en reste plus beaucoup.

Jean-Claude.

La nuit sur l'étang

2 mars, 1974

Billets
en vente
à
la
Maison
des
Francos,
L 214

